

toute la *Jeune Parque*. Les guerres, par un remarquable contraste, ne sont-elles pas favorables à la poésie et aux poètes? Que ne les lit-on aussi assidûment aujourd'hui? Comme pour les trois cents guerriers de Villiers de l'Isle-Adam, qui s'en étaient allés, avec le roi, au festin de la patrie, et avaient disparu dans l'aurore, aux applaudissements des femmes, en chantant des vers de Tyrtée, que de livres de vers, dans les cantines de chaque troupe, et quelle aptitude, chez beaucoup d'officiers et de soldats, à chercher, dans « le chant de l'homme », une délectable compensation aux retards des victoires et à la privation de solitude!

Parce que bien des fragments d'Alain m'offraient ensemble une forte et exquise nourriture, je le tenais pour poète, lui en savais particulièrement gré et faisais, d'abord secrètement, le vœu qu'il préférât, de plus en plus, la poésie à la politique.

Chez lui, dans un mélange resté limpide, il y avait autant de modestie que de certitude. Sa signature, il est vrai, terminée par deux traits horizontaux, parallèles, égaux, soulignant toute la longueur du nom, s'est montrée, à partir d'une certaine date, l'une des plus orgueilleuses qui furent; mais que de simplicité, en même temps, pour se juger sans le moindre avantage et prêter une authentique attention à autrui!

Dans les premiers entretiens, je ne pouvais pas songer à lui remettre en mémoire un terrible *Propos*, sur les poètes, lu vers 1911, que je transcrirai tout à l'heure et dont il entendit le rappel, quand je m'y décidai, avec la « gaieté sérieuse » qu'avait enseignée Lagneau à ses disciples. Au début de nos relations, il était plus naturel, sur un chapitre où je cherchais peut-être un refuge instinctif, de lui laisser voir le plaisir que procuraient, au lecteur,

des pages comme celle qu'on va lire et où se pouvait découvrir, sous la plume du journaliste et du maître de philosophie, l'un aidant l'autre, comme il l'a précisé, une nostalgique évocation de sujets qu'il eût, visiblement, désiré aborder plus souvent. C'est à cette fréquence d'inspiration que mes compliments réitérés cherchaient à l'amener. Pour ceux qui douteraient de l'humeur poétique latente d'Alain, dès le début de sa vie d'écrivain, voici l'une de mes bonnes raisons : « Ce mois de juin donne les plus belles fêtes... c'est bien prairial; l'herbe est drue et verte; les bois débordent la route, tous les verts s'étalent et respirent au soleil, chacun avec sa nuance propre et sa transparence, car la feuille est tendre encore. Des coquelicots éclatent ici et là, dans les blés d'un vert gris, et mieux encore dans les sombres fourrages. Des reflets bleus adoucissent et fondent ces couleurs ennemies; le bleu du ciel lie toutes les nuances; aussi les flèches du soleil s'enfoncent dans la terre et ne rebondissent pas encore; et la simple rose, au tournant du chemin, triomphe sans effort, par sa couleur unie et singulière. Vive la rose!

« Avec la chaleur du jour, s'éleva une brume laiteuse. Le tonnerre se mit à bavarder d'un bout à l'autre. Puis, sur un appel plus violent, quelques grêlons roulèrent, mais sans trop de mal pour les fleurs. Après quoi un vent frais fit remuer sur la terre les images rondes du soleil, qui riaient à travers les branches.

« Ce n'était qu'un prélude. Le vrai spectacle était pour le soir. Avant la fin du crépuscule, qui imitait la clarté lunaire, on entendit des grondements tour à tour de l'horizon. Chacun des orages parlait à sa manière, l'un murmurant, et l'autre crépitant. Les éclairs aussi avaient leur manière. Au nord, c'étaient des explosions de lumière

blanche; à l'ouest, de rouges flammes courant sur les collines; au midi, des traits sinueux qui partaient de la terre et perçaient le ciel; d'autres montaient en courbe et retombaient. Tout à coup il s'éleva un vent impétueux, et un nuage noir, semblable à une épaisse fumée, vint sur nos têtes. Ce fut un vacarme et un embrasement, toujours sans pluie.

« Il était dit que la fête finirait bien. Le vent balaya les nuages. Le tonnerre s'enfuit, lançant encore quelques éclairs paresseux. Nous pûmes voir au ciel le royal Jupiter, déjà déclinant, le rouge Arcturus au-dessus de nos têtes, Antarès au midi, rouge aussi, et Vego l'étoile bleue, l'étoile des beaux jours, haute maintenant dans le ciel. Ce furent les plus douces harmonies. La flûte des crapauds, le cri aigu du grillon, le doux sifflement de la petite chouette de temps en temps. Alors plus vers la droite, du côté où sont les sources, des rossignols se mirent à chanter, lançant d'abord trois appels virils, puis déroulant leur phrase festonnée et brodée, qu'ils répètent trois fois, dans trois tons voisins. Je ne puis comprendre que ce chant ait jamais paru mélancolique ou tendre ou plaintif. J'y saisis une passion impérieuse et presque brutale, et toute la force de l'oiseau, si sensible dans un coup d'aile, et qui est la plus prodigieuse peut-être des forces vivantes dans ce monde. Ce concert nocturne se mêla aux libres propos de l'amitié. Telle fut la fête de juin, hâtez-vous d'en jouir. Le rossignol écourte déjà souvent sa chanson; la rose églantine est bientôt défleurie; voici Messidor et le triomphe du Soleil. »

Étaient, presque, de la même date que ce poème en prose descriptif¹, des lignes surprenantes

1. Voir d'Alain *Les Saisons de l'Esprit* (Gallimard, édit.) où l'auteur n'est pas sans paraître avoir choisi les *Propos* avec certaine coquetterie de poète.

d'Alain, non pas encore les plus sévères, toutefois assez méprisantes : « Mais les poètes, alors ? Comment voulez-vous qu'ils écrivent en vers sans chercher le beau ? Aussi ne le trouvent-ils plus. Le temps en est passé. Pour trouver la vraie beauté d'un poème, il faut vivre dans un temps où la narration étudiée se fait toujours en vers, soit pour aider la mémoire, soit que tout récit solennel soit toujours un peu chanté... »

La rhétorique « tournant sur elle-même, comme dans Hugo », ne pouvait satisfaire notre penseur agreste et dru ; il ne cessait d'en avertir ses lecteurs, poète, d'abord, sans trop y songer, et professeur sans inadvertance. Du volume de la quatrième série de ses *Propos*, l'exorde me parut précieux. Même abrégé, il pourra sembler révélateur. Il commence ainsi : « Quand le petit pâtre danse au lever de la lune, la lune danse avec lui ; c'est ainsi que l'apparence des choses s'accorde avec nos mouvements, et notre humeur de même. C'est pourquoi, lecteur, je me soucie peu que tu sois content ou non, mais je te demande de ne pas danser. J'ai bien fait en sorte de ne point mettre dans mes discours écrits la moindre cadence où le moindre rythme imitatif. Et si tu suis cette prose à l'harmonie toujours contrariée, tu garderas le repos ; ainsi l'image des choses ne dansera point. C'est la première victoire... »

Après sept lignes du même *Propos* qu'on peut passer : « C'est être orateur peut-être que de chercher la preuve de ce que l'on pense dans ce que l'on dit, et grand orateur si la chose ainsi prouvée est vraie par aventure. Mais c'est encore danser pour faire danser la lune. Lis donc tout bas. C'est la seconde victoire... »

Un peu plus loin, ces lignes : « J'ai pris soin que mes pensées n'aient ni commencement, ni milieu,

ni fin et le moins de suite qu'il se peut. Elles seraient de marbre ou de bronze si je pouvais, comme ces statues dont on fait le tour, que l'on laisse et que l'on retrouve. Lis donc sans parler, et des yeux si tu peux. Ce sera la troisième victoire. » Tel était, en 1914, l'avertissement que le prosateur, avec un plaisir d'images, adressait à ses amis à venir, sur une façon d'écrire susceptible de les surprendre, mais qu'il tenait à conserver.

Dans ce volume, que je lus entre les temps de guerre et l'heureux jour de la première rencontre d'Alain, que d'arguments, pour me préparer à le saluer du nom de poète et préférer celui-ci, je m'en excuse auprès de certains de ses plus fidèles, au politicien de Lorient, de Rouen ou à celui des universités populaires de Montmartre. Ne peut-on trouver, par exemple, dans la page qui suit, où il laisse, loin derrière lui, la plupart des observateurs d'animaux et de haies fleuries, un agréable exemple de ses dons de conteur et de lyrique sans recours à la mignardise ou aux attifements usuels ? Quel suc de vérité, quelle horreur des métaphores en toc et des postures ou parures théâtrales, qui encombrement l'abondante zoophilie littéraire !

« Comme nous marchions paisiblement dans les allées, sous les érables, les frênes et les ormeaux, nous entendîmes une étrange rumeur d'oiseaux. Non pas le bavardage et les pépiements de l'heure et de la saison, mais une rumeur irritée et agressive, qui nous précédait, qui nous suivait, comme si nous avions été des tueurs d'oiseaux. On voyait ces audacieux, gros comme le pouce, sauter d'une branche à l'autre, s'approcher de nous et, en quelque sorte, nous dénoncer passionnément, presque tous avec des cris aigus, le rossignol avec un roulement de gorge sonore et impérieux. C'était vraiment une rumeur de foule et une ru-

meur de guerre. Sous l'ombre paisible, tout cela était assez émouvant.

« La cause de ce tumulte était dans nos jambes. Ce n'était qu'un petit chat gris-bleu qui nous avait suivis depuis la maison, et qui, jeune comme il était, sortant à peine de sa corbeille, ignorait la vie forestière et que les oiseaux sont bons à croquer. Il s'en allait comme un jeune tigre, majestueux par sa forme, mais tantôt inquiet et dressé pour voir par-dessus les herbes, tantôt jouant avec l'ombre et la lumière, tantôt bondissant de côté. Etranger, en somme, à cette furieuse rumeur d'oiseaux. Il l'entendait pourtant; peut-être même, par les ondes de sa queue, pouvait-on comprendre qu'il devinait sa destinée de dénicheur d'oiseaux. Il n'en allait pas moins avec une indifférence de roi. Ces oiseaux perdaient bien leur peine. »

Devant la justesse et la sobriété de ce tableau, l'on est amené à penser, par contraste, à une excellente remarque de Sainte-Beuve sur Lamartine, qui pourrait être méditée par bien d'autres : « Dans la poésie privée, domestique, il est toujours comme un roi qui se fait berger. La soie reparaît à tout instant par quelque bout, et quand il veut la cacher et peindre le détail agreste et réel, il n'a plus de mesure, il en met trop : trop de soie, et trop de souquenille. »

Supposons encore une promenade avec Alain; on y gagnera, comme on vient de faire, un petit chef-d'œuvre, une incitation à penser ou une nouvelle occasion de surprendre l'auteur se plaisant à une image. « Je revois une toute petite ville, au fond de la Bretagne; des pavés pointus, une tôlerie à vitraux, une halle en charpente où l'on danse. On croit que le temps s'est arrêté, ou que quelque vieux siècle a tourné sur lui-même. Autour de la ville, des collines dures, couvertes de landes;

des vallons coupés de haies et de talus; des sources courantes partout. C'était un dimanche. Les filles allaient en bande sur la route et chantaient. Dans les sentiers à mi-côte, on voyait ici et là quelque garçon tout noir, avec une baguette dans la main, qui regardait les sources, les champs et la lande.

« Je saisis ce contraste comme une chose d'importance. Pourquoi les femmes en société et l'homme seul?... »

Après quelques lignes : « ...L'homme me semble plus individu que la femme. La femme est un moment de l'espèce, puisqu'elle porte les œufs. »

*

Quand il me fut facile de croire avoir fait aimer davantage, par Alain, le poète qui l'accompagnait si heureusement en ses promenades ou ses songes, et paraissait en ses *Propos*, poète que des critiques avaient dit nuisible au penseur et lui avaient peut-être fait quelquefois reléguer, je ne me retins plus de lui rappeler le petit grief d'une page cruelle, écrite par lui en 1908 ou 1909. Sa sévérité y avait été si bourrue qu'elle risquait de laisser soupçonner une culture poétique un peu trop arrêtée au bon démocrate Victor Hugo. « Quant aux idées des poètes, vous savez ce qu'elles sont, vous les connaissez; tout le monde les connaît; ils font des variations sur un thème connu; c'est une nécessité de métier. S'ils voulaient dire quelque chose de neuf, ils auraient assez de mal à l'expliquer en prose et à tenir l'image pendant qu'ils chercheraient le mot. Comme ils doivent penser encore au rythme et à la rime, ils se contentent de ramasser leurs idées dans les fonds de magasin. Ils amplifient, c'est le sort de tous les poètes, même les plus grands. ... Le plaisir qu'ils

donnent, c'est de nous présenter des lieux communs parfaitement ajustés à la règle de leurs vers et de leurs strophes; ainsi l'acrobate tourne trois fois en l'air et rattrape le trapèze. Mais communément, le poète tombe dans le filet neuf fois sur dix; et c'est pénible de le voir grimper de nouveau à l'échelle et recommencer.

« Vous demandez pourquoi il y a tant de poètes, et tant de gens pour les admirer. C'est là une question d'histoire. La poésie est un art de salon, Stendhal a dit à peu près ceci : dans les salons, celui qui invente en parlant effraie tout le monde. C'est vrai. Il ne faut dire alors que ce que le monde attend. Tout le travail est à compliquer ingénieusement la forme, et l'imprévu doit être seulement dans les mots; non pas même dans les images, mais dans les mots. Tout l'art du versificateur tient dans cette formule : faire attendre la rime sans la laisser deviner. Cela vaut mieux que de parler de corde; car il y a des pendus partout. »

C'est en 1920 que parut, en édition de la N. R. F., le livre d'Alain où l'on peut lire cette admonestation de critique et d'homme des bois : « Toutes les pensées naturelles sont comme des chiens. Il y a une manière de les aimer qui entraîne toute la pensée vers le bas. Par exemple, un poète décadent : il prend tout ce qui s'offre, impressions, images, suites de mots : il regarde fleurir son cher moi; il l'aime mal. Je dirai qu'il l'aime trop peu. Il faut redresser¹ et remonter toute pensée qui se montre. De cette forme sombre, indistincte, si aisément interprétée par la crainte, de cette forme au tournant du chemin, le soir, je fais un arbre, et je passe. Cette colère je la crie;

1. Lagneau complimentait les stoïciens du beau mot de *redressement*.

cette envie je la réprime à coups de bottes. Cette mélancolie, je ne l'entends même pas qui gémit comme le chien à la fente d'une porte; ce désespoir, je lui dis : couche-toi et dors. Besogne de tous les jours, qui est le principal du réveil humain. Le fou, au contraire, est l'homme qui se laisse penser, sentir, rêver. Tous les rêveurs sont tristes...

« ... Le bon paysan ne gémit pas sur les char-dons; il les coupe. »

Nous parlions de plus en plus, avec Alain, de Baudelaire, à qui il reprochait d'être trop citadin et de se vanter d'une âme rebelle à la poésie de la nature, de Mallarmé et de Valéry, dont il n'allait pas tarder à vérifier, mieux que personne, le nouveau climat de pensées qu'on leur a dû. Mais il écrivit encore : « Les poètes expliquent mal les choses; et je les comprends bien; ils ont tant de mal à ajuster les syllabes et les rimes qu'ils sont condamnés à rester dans les lieux communs. Ils disent que le bonheur respandit tant qu'il est au loin et dans l'avenir, et que, lorsqu'on le tient, ce n'est plus rien de bon; comme si on voulait saisir l'arc-en-ciel ou tenir la source dans le creux de la main ¹. »

« Le bonheur est une récompense qui vient à ceux qui ne l'ont pas cherchée. »

Pour ne pas trop souffrir, dans nos conversations, de mes infériorités et du peu que laissent, au lauréat, les couronnes d'une classe de philosophie; pour ne pas laisser mon nouveau maître me reprocher certaines incuriosités en politique, en sociologie, ou simplement les constater, je m'accrochais, peut-être précautionneusement, au terrain moins ignoré de la poésie. Celle de la

1. Voir, au chapitre Lagneau, l'image de l'arc-en-ciel et le jet d'eau, et ailleurs, dans mon petit livre, telle phrase de Lagneau sur le bonheur trouvé par renoncement.

lignée Baudelaire, Mallarmé et Valéry, m'avait donné, pendant des années entières, des joies si neuves et si hautes que je ne cessais d'espérer, pour le génie explorateur d'Alain, ces contrées nouvelles. Avec une gentillesse de prince, comme il se laissait dès lors appeler en groupe intime, cet homme, si éloigné des destins et des convoitises ordinaires, voulait bien aimer que l'on admirât trop, et que chez ses élèves de Henri IV les poètes en question fussent, déjà, bien près d'être préférés à tous.

Avant même qu'au fameux *Système des Beaux-Arts* eussent été ajoutées les indispensables *Vingt Leçons sur les Beaux-Arts*, où la place réservée à la poésie a été élargie, j'avais eu, sans trouver trop de mystère dans l'anonyme évocation qu'on va voir et sans devoir accepter la généreuse part d'attribution qu'Alain se plut à préciser, la grande satisfaction de découvrir, dans la *Cinquième série de ses « Propos »*, un mouvement et un acquiescement tout nouveaux : « Les arts donc s'ordonnent par rupture et opposition comme on taille des images. Mais ainsi que le remarqua un homme attentif et nourri des poètes, c'était passer à côté de la poésie sans la voir, de la poésie qui, peut-être réunit tous les arts. Sculpter tous les arts, ce n'est jamais que sculpter et sans matière... mais Eupalinos, au centre de son art, les voyait mieux tous, ou, pour mieux dire, les éprouvait ensemble au creux de sa main. Encore mieux placé peut-être le poète, dont j'ai souvent voulu rire...

« ... Je te suivrai poète; et, par les marches du soleil, plus d'une fois mon ombre sera devant tes pas. »

A l'homme attentif et au critique (ce dernier était Michel Arnauld), qui avait regretté que dans le *Système des Beaux-Arts* la poésie fût un peu oubliée, d'autres fidèles d'Alain s'étaient sans doute unis.

L'on vérifiera, en passant, que ces dernières lignes de lui, appartenant au même propos, venaient après celles où Alain, s'adressant une fois de plus à lui-même en toute liberté, toujours maître de soi, aux deux sens du mot, comme il eût dit, et capable de se donner une leçon en public, avait fait l'important aveu, sur lequel il faut maintenant s'arrêter; ne serait-ce que pour saluer, en un écrivain, dans une clarté de sincérité aussi éclatante, une substitution presque radicale d'idées à d'autres : « Mon esprit, je veux parler à vous; et tenez-vous sage. Avez-vous assez honoré les Muses? Non pas, à ce que je crois. Mais plutôt, dans le feu de la jeunesse, et vous livrant à cette facilité qui est de vous, vous avez fait sonner ces clefs abstraites du savoir, qui, en effet, ouvrent toutes les portes. Vous avez donc choisi de philosopher quand c'était le temps de chanter. Votre punition fut de venir pour commencer à la fin des fins, qui est la politique raisonnable; et, si je ne me trompe, la résignation vous est venue avant l'ambition. D'où ce mépris pour les poètes. Les pédants qui voient jour dans les hommes comme sous des arbres, surent bien alors vous piquer du nom de poète; injustice, mais méritée. Je vois ici vingt années perdues, pour le moins... »

Au moment de cette contrition, on ne pouvait laisser Alain oublier qu'il avait écrit, avant 1914, distinguant, des bons poètes, les meilleurs, et préférant à l'emphase leur grandeur : « Le rhéteur se jette dans les comparaisons. Le vrai poète, il me semble, médite sur les choses mêmes; il les relie, au lieu de comparer... Non pas tout à fait sans littérature, car il serait Dieu; mais en ajoutant ses paroles à la chose; pour le sens et pour le son. » Il avait aussi proposé cette définition : « La

poésie, j'entends le style véritable, fait comparaître deux espèces de témoins considérables; un homme tout entier qui met toute sa fortune à ce jeu; et des choses évoquées, qui sont comme le corps des preuves. »

*

Désormais, dans presque tous ses livres, parfois avec impétuosité, presque toujours par additions magistrales, Alain s'appliqua à se reprendre de ses mépris antérieurs des poètes. Le troisième des *Entretiens au bord de la mer* commence par une citation de Paul Valéry déclamée par Lebrun.

Zénon! cruel Zénon! Zénon d'Elée!
M'as-tu percé de cette flèche ailée
Qui vibre, vole, et qui ne vole pas!

« Il a fallu, dit le philosophe, un poète, chose rare, et qui arrive une fois peut-être en un siècle, pour transformer en lieu commun ce subtil paradoxe ¹. »

Un autre salut à Valéry, en dehors de tous ceux que l'on trouvera dans mon livre, peut être aperçu dans *Sentiments, Signes et Passions* : « Chacun connaît des suites de mots presque impossibles à dire, et pareilles à entendre, comme « chasseurs « sachez chasser », et bien d'autres; on en rit; on ne perdra point son temps si on y pense un peu, car, par le jeu des contraires, on conçoit des suites qui seront agréables à dire ou à entendre; et ce

1. Je rappelle qu'Alain avait écrit, trouvant notre siècle, dès maintenant, moins dépourvu : « J'ai bien lu six ou sept fois sans interruption l'*Otage*, de Paul Claudel, qui est une pièce en trois actes, que j'estime parfaitement belle, au delà du plus beau Shakespeare, si j'ose dire... »

plaisir est certainement une partie de la poésie; si la pensée s'y accorde, elle entre alors en nous toutes portes ouvertes. Cette convenance des paroles à notre structure nous dispose à vivre amplement. C'est un charme, comme on dit si bien, qui nous prend par le dessous, et nous touche à proprement parler sans aucune métaphore. Peut-être n'y a-t-il point de plus profonde et puissante médecine que les beaux vers, par ce jeu aisé, ce glissement, cet épanouissement de tous nos replis intérieurs. Un malade est comme noué et durci. Le sublime au contraire fait venir de douces larmes : signe étonnant.

« En suivant cette idée, j'aperçois qu'un langage peut être dit harmonieux en deux sens. Il peut être harmonieux pour l'oreille, ou harmonieux pour le gosier; j'entends ici tout le corps, car la machine parlante intéresse directement le souffle et le cœur, c'est-à-dire l'attitude et tout. L'harmonie pour l'oreille est spectacle; elle suppose que le poète s'écoute lui-même, et pense surtout à plaire aux autres. Ici se trouve la règle extérieure, et sans doute le secret de tant de vers plats. Il est clair que le vrai poète parle premièrement à soi et selon une disposition de tout son corps. L'oreille reconnaît cette harmonie profonde, mais ne peut la régler. Qui compose pour l'oreille, il se trompe, qu'il soit poète ou musicien. Je ne m'étonne point de Beethoven sourd; que la parole et le chant plairont à l'oreille, le génie le sait d'avance par un mouvement plus secret... »

Alain resta toujours reconnaissant à A. Comte d'avoir appelé prière la méditation sur un poème, « car c'est interroger l'humain en ce qu'il a de plus éminent; c'est frapper au rocher comme Moïse et appeler le miracle; se retrouver soi dans un poème qui date peut-être de mille ans ».

Dès 1925, Alain, se corrigeant ou laissant Chartier reprendre le dessus, affirmait : « L'entretien avec soi n'est soutenu comme il faut que par les fortes sentences de la poésie... » C'était le début d'une passion de poésie qui ne devait pas finir.

Dans les *Commentaires de « Charmes »* dont j'éclaire, page 143, le projet et les préparatifs, et auxquels il n'est pas superflu de renvoyer, les amateurs de poèmes trouveront bien d'autres précieuses pensées d'Alain sur son nouveau grand sujet. Par exemple, en petite gerbe rapide :

- « Le propre de la poésie mallarméenne est de se fier aux mots, et de les faire sonner de toutes les manières.

- « Victor Hugo est poète en lieux communs, parce qu'il les tire des sons et des échos qu'il forme premièrement en lui-même.

- « Dire que cette poésie (valéryenne) est primitive, sauvage, animale, c'est dire qu'elle est poésie.

- « La prose boiteuse comme la justice. » Le poète ne peut que régner.

- « La prose est plus modeste, elle n'a peut-être pas besoin d'orgueil ¹.

- « On dit que Lucrèce était un homme triste. Sûrement notre Lucrèce (Valéry) est un homme triste. Il se demande pourquoi il pense, pourquoi il n'est pas tout, pourquoi il est sorti du jeu puisqu'il doit y rentrer.

- « On admire ici ² le vers tragique, en sa perfide politesse... Racine a créé ce vers plein de poisons, mais si bien replié et retenu.

- « Je comprends pourquoi Hugo dit tout ce qu'il veut dire, et même amplifie, annonce, redouble. C'est qu'aussi ce n'est pas grand'chose...

1. Dans une lettre à Paul Valéry, Alain écrivit un jour d'humeur : « La prose est un sous-produit. »

2. *Narcisse* de P. Valéry.

– « En tous ces poèmes ¹ un souvenir de Mallarmé quelquefois; une préférence pour les mots abstraits.

O le frais ornement de ma triste tendance.

« Le mot absence, un des mots qu'il aime, rappelle aussi le Professeur. Au reste Mallarmé n'était pas tout abstrait; lui aussi il osait beaucoup. Ce genre de poète trompe longtemps l'imagination, et tout d'un coup la saisit. C'est la ruse même de l'Amour.

– « Mallarmé est le maître impassible; mais il y a en celui-ci plus d'enfance; d'où j'espère de lui encore une enfance.

– « Je me plais en ces pages à retracer le vrai visage du poète. Je n'y vais pas par détours, ni par comparaisons; j'interroge les œuvres elles-mêmes, et je m'interdis de chercher au delà; je n'écoute même pas le poète devenir homme de prose et puissant critique; car que sait-il de ses œuvres qui serait plus vrai que ce que ses œuvres disent? »

*

Comme en sa juste place reconnue par l'auteur, la poésie n'apparaît dans *Histoire de mes Pensées* qu'après la première moitié du livre, c'est-à-dire de la vie, « Midi le haut »! Déclaration de sage, d'abord, à cet endroit, et puis un jugement pour l'immortalité : « Il faut que je juge de mes œuvres avec précaution. Ceux qui décideront là-dessus ne sont pas encore nés. Mais le destin de Paul Valéry, qui est pour moi au-dessus du doute, m'éclaire un peu une époque si profondément égalitaire. On a

1. De Paul Valéry. Voir, p. 213, deux vers d'Alain.

assez répété, comme pour se rassurer, que ce poète n'était ni lu ni compris nulle part, jusqu'au moment où l'on s'est aperçu qu'il était lu et compris partout. Et bien mieux, par ses copeaux de prose qu'il daigne nous jeter, il est encore maître de pensée, et tellement au-dessus de ceux qui se battent pour ce premier rôle! La tour d'ivoire est tombée en morceaux pêle-mêle avec beaucoup de lieux communs. »

L'enthousiasme poétique de l'esthéticien rejoignait, désormais, il le disait, celui qu'on trouve dans les œuvres de quelques anciens. Après 1925, il décida, comme ses maîtres, Platon, tout nourri d'Homère, et Auguste Comte, de lire, chaque jour, « quelque puissant poète ». D'année en année, il découvrit et l'annonça, en 1935, que les poètes menaient jusqu'aux idées jugées par lui les plus précieuses et jusqu'aux moments divins de l'homme. Qu'on était loin des années perdues pour les muses!

Alain n'admettait pas, pour la poésie, l'explication, commune aux *Contes* et aux *Vers*, offerte à des débilés. « J'entends bien que l'esclave ou le faible essaie d'oublier ce monde et de s'enchanter lui-même par des miracles. Cette facile supposition par laquelle on veut expliquer aussi la poésie m'a toujours paru ennuyeuse, sans prise, sans style. Où manque le monde, tout manque. La poésie, telle qu'elle est partout, approche plus de la vérité qu'aucune prose. Et la fable, cette poésie de l'esclave, m'a toujours paru enivrée d'amère expérience, et nettoyée de toute illusion. »

Toujours épris de concret, il arrivait à l'une de ses dernières analyses : « La mythologie alors déchire le réel, et rien n'est plus froid que les scènes du ciel dans les *Martyrs*. Je me fais une tout autre idée de la poésie, qui me paraît le chant de

l'homme et du monde le plus près du réel, j'entends de la perception réelle du poète, en sorte que je me figure toujours que la plus subtile métaphore est une chose présente au poète, et dessinée par lui merveilleusement. »

Si les dernières années eussent été moins entravées par la maladie, Alain se fût-il laissé instruire et attirer par le surréalisme? Il ne serait pas sincère de ne pas indiquer à quelle distance nous l'en avons toujours vu et quel refus de génie, en particulier, il opposait à la jeunesse : « Dans mes disputes sur l'inconscient, où, contre toutes les autorités établies et reconnues, je ne cède jamais un pouce de terrain, il y a plus qu'une question de mots...

« ... Mais il s'agit de savoir si ce qui sort ainsi de mes entrailles, sans que je l'aie composé ni délibéré, est une sorte d'oracle, c'est-à-dire une pensée venant des profondeurs; ou si je dois plutôt le prendre comme un mouvement de nature, qui n'a pas plus de sens que le mouvement des feuillages dans le vent. Vieille question : faut-il interroger le Chêne de Dodone, ou les entrailles des animaux expirants? Ou bien, encore, faut-il consulter la Pythie, folle par état et par système, et essayer de lire tous les signes qu'elle nous jette par ses mouvements et par sa voix? Enfin suis-je moi-même Pythie ou Chêne de Dodone? »

Une date, fournie par Alain lui-même, n'est pas un signe inutile, dans la démarcation à laquelle nous nous permettons d'inviter les commentateurs à venir; celle qu'il a reconnue dans l'édition japonaise du *Système des Beaux-Arts*. Cette date est dans *Histoire de mes Pensées*. J'y renverrais volontiers, si j'étais sûr que le livre est déjà dans toutes les mains où l'on souhaiterait qu'il se trouvât. « J'avais auparavant étudié quelquefois Mallarmé. J'avais

compris sa page blanche, qui est le premier état de tout poème, et j'avais saisi aussi les magiques cristallisations du langage, qui se font par la foi et l'attente. Même, m'exerçant quelquefois à traduire littéralement quelque pièce anglaise, j'arrivais à un enchâssement peu naturel, mais qui jetait pourtant quelques feux. N'était-ce pas que les mots arrachés de l'usage et cimentés selon un ordre nouveau, parlaient alors selon leur structure? Cet art de jeter les dés, encore et encore, me fut éclairé par l'étrange forme du poème mallarméen le plus secret : *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*. C'est vers les années 28-30 que ce débris préalable et si éloquent fut produit devant les garçons et longtemps considéré sans parler. Je finis par dire beaucoup. Ce n'est plus la page blanche, c'est le second ou troisième état d'un poème, ce sont des formes jetées et irrévocablement jetées. Le blanc de la page est divisé, les blancs attendent. Et tout est donc de hasard dans le poème. Il le faudrait. Nous devrions tirer nos mots comme des oublies. Nul poète n'est si sévère pour ses pensées préalables. Il les regarde, elles aussi, du coin de l'œil. Et toutefois s'il ne les change, s'il ne les transfigure selon l'exigence des mots jetés, il n'est point poète. La poésie est un art de trouver ce que la prose ne dira jamais. »

Dans les *Vingt Leçons sur les Beaux-Arts*, Alain a tenu, sur la poésie, d'admirables propos où l'on ne peut plus ne pas remarquer, dans un ordre qui fut, comme pour d'autres, à l'inverse de l'ordre rationnel, la succession des influences valéryenne et mallarméenne : « Si Voltaire et Chateaubriand ont fait des vers étrangers à la poésie, c'est qu'ils ont mis en vers ce qu'ils avaient d'abord pensé en prose. C'est ingénieux, cela se fixe dans la mémoire, cela est didactique, ce n'est point poésie.

« La poésie participe au langage absolu.

« Elle est d'abord musique. Les sons d'un poème forment un appel très clair du chant de l'homme... »

Mais pourquoi ne pas citer davantage ? : « Ce qui est propre au poète, et ce qui le distingue d'abord de celui qui ajuste de la prose selon le mètre et la rime, c'est qu'au lieu d'aller de l'idée à l'expression, il va, tout au contraire, de l'expression à l'idée. Bien loin de chercher ses preuves, ses comparaisons, ses images, en vue d'éclairer ses pensées et de les faire descendre de l'abstrait où elles seraient nées, il ne cesse bien plutôt de tirer des sons de soi comme d'une flûte, dessinant d'avance en ses vers, en ses strophes, en sonorités attendues, des mots qu'il ne connaît pas encore, des mots qu'il attend et qui, après des refus, s'offriront comme à miracle pour accorder le son et le sens. Il faut comprendre qu'ici c'est la nature qui marche la première et que l'harmonie des vers préexiste à leur sens. »

A cette autre affirmation de lui : « Dans tous les actes, c'est de l'exécution même que naît le beau, et non point du projet », il acceptait qu'on souhaitât de beaux développements et qu'on en vît atténuer un peu la tranchante brièveté.

De plus en plus, il allait vers des exigences formulées sous l'influence de l'auteur d'*Hérodiade*, non sans avoir quelque peine à rejoindre l'homme le plus éloigné de ses idées anciennes sur la prosodie et de quelques tenaces imageries de bohème, de révolte et de cabaret enfumé. En avril 1940, il m'écrivait une longue lettre à laquelle j'emprunte ces alinéas : ... *J'ai vu plus d'une fois Verlaine dans les cafés et dans les souterrains du Quartier sans la moindre idée de scandale. Cette idée ne nous venait jamais, quand nous finissions la nuit au Balzar! Pour mon compte, je comprends le mépris absolu du poète pour les*

autres grandeurs. C'est à mes yeux une sorte de mesure du génie.

Je sais qu'il y a Mallarmé, la haute vertu et le mépris tourné en respect. Cet autre portrait est bien tracé, avec un soupçon d'amour. Pour moi sans hésitation je préfère Mallarmé à Verlaine. Mais j'aperçois dans la vie de Mallarmé une erreur plus grande que dans la vie de Verlaine. Des deux, c'est Mallarmé qui est l'enfant. Je frémis devant cet aristocrate! Ce roi du langage! Cet ajusteur de mots! Ce bijoutier de vers!

J'aimerais faire comparaître Valéry, où je devine un compagnon de brasserie admirable. Je sais d'où vient sa pure liberté. Elle vient de ce qu'il n'honore pas le suffrage (de ses égaux!). Je devine ici presque la violence de Verlaine. La poésie est donc cachée dans ce coin de brasserie. Oui, je le crois; c'est l'abolition des valeurs bourgeoises, c'est une prise de possession de tout le langage, c'est un irrespect de la grande harpe. Un espoir que la ville va s'écrouler, par un mouvement contraire à celui d'Amphion. La poésie c'est une totale prise de conscience de la situation. C'est un jugement absolu, c'est un retour à la sauvagerie première, comme on voit, dans Faust, qu'il retrouve les bois et les rochers, oubliant tout à fait pauvre Gretchen et beaucoup de lieux communs. Être poète, c'est savoir par musique. Dans Hugo, cela éclate et passe pour orgueil. Entendons-le bien. Cet orgueil est celui de tout homme, et le plus profond devoir de chacun. Il est clair que selon Hugo, Dieu doit se conformer au poète. Aussi ne faut-il pas s'étonner de ce que remarque Valéry, c'est que ses derniers vers sont les meilleurs. Au fond, nous vivons sous le culte du Lama; notre affaire est de le reconnaître et de le soutenir. Nos signes ce sont nos poèmes. Ce que j'écris là, c'est textuellement ce que répète Hugo, faisant sonner les grands noms. En ce qui concerne Valéry, il ne s'est nullement trompé. Il s'est enlacé à Mallarmé. D'où lui est venue la force admirable de mépriser, en pleine Académie, son frivole prédécesseur. Le courage est beau.

Verlaine n'a pas manqué de courage, et non plus Mallarmé. Pour mon compte, je n'ai pas su composer de grands vers, et faire reconnaître la Poésie qui n'est naturelle. Peut-être faut-il dire que la prose soutient mal le poète.

Evidemment vaincre ce serait se réfugier en cette forteresse, et vivre comme si l'ennemi ne comptait pas. C'est sans doute ainsi que la civilisation se défend. Quand je pense que nous n'écrivons plus de tragédies! Si je pouvais joindre, par un pont fragile, cette idée à l'autre, à savoir que l'on n'invente que par le génie poétique... tout serait réglé par la sottise de l'ennemi qui ne saurait ni naviguer ni voler. Le ferment des guerres, ce n'est autre chose que l'enseignement des sciences mécaniques et physiques qui confie aux masses le grand secret de la puissance. Il faudrait donc une vie de château selon l'inégalité, et une sévérité sans faiblesse contre les sorciers (toujours mal compris). De même l'Eglise est une entreprise de soutien des pensées contre l'impossible et dangereuse invention. En sorte qu'il n'y a rien de plus bête qu'un hobereau. (Socrate, apprend à jouer de la lyre...)

C'est l'enfant qu'un autre jour retrouvait curieusement, en Valéry, celui qui avait tenu pour sottes toutes les enfances. N'est-ce pas l'enfant qui ne cesse, au contraire, plus qu'en Mallarmé et Valéry, de frapper en Verlaine? A mesure qu'en art poétique il en venait à mieux distinguer la pureté, de l'éloquence, et la musique, du rythme, des pantomimes, des bariolages, il s'exprima comme celui que, vers la fin, il appelait le Maître, et qui, rue de Rome, vers 1890, en quelques incomparables traits, avait appris à le faire.

Alain a fini, en poésie, par la découverte mallarméenne : « Je conçois un autre Amphion qui, à force de faire sonner sa lyre, remue les mots, qui sont comme des pierres plus sensibles. Ainsi sa chanson devient monument. Chaque mot trouve

sa place sonore, et éclate de tout son sens, ce qui fait des idées neuves. Et voilà le poème tel que je le veux.

« Tant de poètes ne mettent en vers que ce qu'ils ont pensé en prose. Que n'en restiez-vous à celle-ci? a-t-on envie de leur dire. Il est vrai que ce serait un mauvais pas, la belle (prose) refusant la mutation et se faisant peut-être, par rupture de rythme, refus de poésie, comme on voit dans Voltaire, dans Montesquieu, dans Stendhal. Ingratitude. Car, comme la religion va de la statue à la théorie, ainsi la pensée va de poésie à prose.

« Pourquoi? Parce que c'est nature qui fait les beaux vers. Et certes c'est bien nature qui fait toutes les pensées; mais nous ne le croyons point; alors nous nous ennuyons à raisonner, et nous prouvons tout. Cette misère d'avocat tue la prose aussi; car nos raisonnements ne font rien à la nature; elle nous regarde et ne dit mot, comme la biche aux bois. Au contraire dans le vrai poème la nature parle; on la laisse aller; on la laisse danser et chanter, ce qui est de muscles et de viscères, et pure biche; et elle parle, on ne sait comment; on se répète sa parole; on se persuade que c'est une parole naturelle, et véritablement l'oracle des bois et des fontaines. Sur quoi on retrouve le courage de penser. Car si le langage était de convention comme est un algèbre, on n'aurait aucun espoir de tomber sur la convention juste, et l'on vivrait de possibles maigres. Au contraire, si le commun langage communique avec la nature par des fils secrets, on peut se fier au langage, et réduire toute recherche à savoir ce qu'on dit. Or, cette preuve des preuves est révélée par le beau langage, vrai parce qu'il est beau. L'homme pense son propre chant, et ne pense rien d'autre. »

A cette poésie, Alain voulait des principes stricts et l'or des chaînes. « Le poète qui méprise la règle, si peu que ce soit, ressemble à ce moment-là à l'homme qui téléphone sur une ligne subitement coupée. L'entente est rompue. L'auditeur se trouve hors du cercle magique. Au contraire, par cette loi du nombre, le poète se trouve maître de l'auditeur, et même du lecteur; il lui impose un régime de mouvement; il l'oblige à se toucher lui-même; il le conduit littéralement, avant même de lui dire où; telle est la porte des songes. »

Enfin, consécration et clef, cette ample remarque appuyée sur Hegel : « Quand un poète vous semble obscur, cherchez bien, et ne cherchez pas loin. Il n'y a d'obscur ici que la merveilleuse rencontre du corps et de l'idée, qui opère la résurrection du langage. »

Voici Alain arrivé à ce qu'il estimait les derniers secrets : « On sait que Mallarmé était maître d'anglais de son métier. Son travail était de traduire des poètes qu'on ne peut traduire. Je devine assez comment il apprit à travailler en serrant les dents; d'où il arriva que le français lui apparut avec un visage nouveau, toute syntaxe rabattue, et les mots directement joints. Le burin commande le dessin... Voici des substances juxtaposées, comme des pierres précieuses jointes seulement par la force du métal. Purs rapports d'existence, comme la nature les montre, sans aucun pourquoi ni comment. Jeux de substantifs et de verbe. Mettez l'esprit à ce travail, il pensera tout à neuf. Il verra tout à neuf... » Déjà, en 1914, bien avant ces ultimes réflexions, Alain avait écrit : « Tous les beaux vers sont simples et unis, sans un mot remarquable, une expression me les gâterait.

« ... Mais lorsqu'un mot se montre parmi les autres, et fait ornement ou surprise, la ligne est

brisée, le beau vase est brisé. Dans Hugo, dans Vigny, vous trouverez des preuves innombrables de ce que je dis : dans Hugo, surtout, parce que vous y verrez les deux manières, et, trop souvent, la volonté d'être sublime, et le sublime est à côté. »

Mais c'est en 1937 qu'Alain écrivit ces lignes, connues seulement depuis quelques semaines : « Il me fallut donc reprendre toute l'aventure valéryenne, et remonter même jusqu'à Mallarmé, qui est le commencement d'un genre de beauté, homme de métier lui aussi, et que l'on peut surprendre. Je me rappelle les lectures de Mallarmé dans le « pré du Faune », et les grands pas que je fis alors dans la connaissance de la poésie.

« Au même lieu, nous entreprîmes quelques traductions d'Horace en vers, et cela nous jeta dans le métier et dans les secrets du métier ¹. »

* * *

Avant de commencer à écrire près de quatre mille *Propos*, je crois, où bien des lecteurs ont su trouver de la poésie, Alain s'était aisément amusé à faire des vers : tout un acte, pour un divertissement de société, et des sonnets, quelques-uns, en particulier, le jour où Lagneau lui avait, d'un regard, intimé de ne pas se faire improvisateur sur une question comme la justice, au Concours Général de philosophie. « J'avais une horrible facilité à de telles acrobaties. » Cette facilité elle-même et quelque conformisme ancré, en ses premiers alexandrins, le détournèrent peut-être de ces exercices. Après des années, il s'y remit et je peux faire connaître trois ou quatre exemples des pièces qu'il improvisa à des dates qu'on va voir. En revanche,

1. Voir *Hommage à Alain*, N. R. F., M. L. Savin, p. 254.

il ne m'est pas possible de savoir exactement jusqu'à quelle année il jugea sans indulgence ses petites pièces poétiques : « Ce n'est rien pour moi que d'écrire des vers convenables et disons même assez beaux. Par où j'ai connu que cet art n'était pas le mien. »

Ecrites vite, après méditation, mais sans brouillon, comme les *Propos*, voici trois dédicaces rimées, sur trois de ses livres, dont M^{me} Chartier a eu l'exquise bonté de me permettre la transcription. Le quatrième poème est de l'année des *Commentaires* de Valéry. Nous sommes plusieurs qui savons qu'il a composé, au moins de quatre-vingts à cent poèmes. Dans quelques années, selon son vœu formel et celui de M^{me} Chartier, ils seront sans doute réunis en un livre. En même temps qu'une vue sur la première et la plus longue des effusions de son cœur, ces pages permettront deux études comparatives intéressantes : celle qui opposera et unira le prosateur et le poète, celle qui fera voir quelque distance entre sa poétique des vingt dernières années et ses vers du même temps.

Des poèmes, où le chant ne parvient pas à effacer les choses et les mots, obligeront aussi à admettre une sensible atténuation à cette déclaration un peu trop pudique et sévère de leur auteur : « J'ai fait mon chemin dans la compagnie de quelques grands hommes authentiques et le reste n'a pas existé pour moi. »

Sur l'une des pages de garde du *Descartes, Discours de la Méthode* précédé d'une étude d'Alain.

Pour G. L.

A DESCARTES

*En ton œil de velours, et sur ta grosse lèvre,
Confiance et bonté s'endormirent d'abord,*

*Et longtemps ton génie hésita sur le bord,
Entre la force nue et la grâce mièvre.*

*Tout brillant et poli, tel que te fit l'orfèvre,
Tu reflétas longtemps l'ordre que rien ne mord,
Mêlant au fil doré que la Parque nous tord
Le regret, cette mort, et l'amour, lente fièvre.*

*Mais tu sentis l'ennui de ce monde tout fait.
Tu voulus, secouant la cause avec l'effet,
Remettre en tourbillon l'expérience toute.*

*Et méprisant enfin masques et carnaval,
Tu foulas l'ordre ancien aux pieds de ton cheval,
Et pris pour Dieu vivant l'indubitable doute.*

Le 27 avril 1928.

*

A GABRIELLE

*Absence, mon cher être; ô distance! ô refus
D'être ce que je suis, sachant ce que je fus.
Creux des jours, et parfum des inutiles roses.
Ne point voir, être absent de tout, nier les choses;
Par delà l'horizon de cet Océan noir
Fixer toujours un point que mon œil ne peut voir.
Le lieu n'est point, et ce grand fleuve est sans rivage.
Le temps coule entre nous; immobile voyage.
Sur les nuits, sur les jours, sur l'aile des saisons,
Chère image, tu fuis, comme vont les chansons
De mesure en mesure à leur fin cadencée.
Ainsi le souvenir s'éloigne, et ma pensée
Ne le peut effleurer qu'elle ne marque un pas
Entre ce qui n'est plus et ce qui n'était pas.
Le regret même fuit; chaque nouvelle aurore*

*Reculé, d'un soupir qui n'était pas encore,
D'autres chagrins dansants qui ne sont déjà plus.
Ainsi, sur les remous du flux et du reflux,
J'attends, gardant toujours, de ton lointain visage,
Tes yeux tournés vers moi qui me disent : courage!*

Le 25 juin 1929.

*

Sur un exemplaire de *Charmes*, avec *Commentaires d'Alain*.

à G. L...

*Narcisse, au fil de l'eau, cadavre, à forme d'herbe,
C'est donc toi! Ce serment d'essence et de superbe,
A surmonter les jours et les occasions,
A sculpter l'accident, même tes passions,
Selon ta pure forme à soi-même fixée,
Dieu du cercle absolu, qui penses ta pensée,
C'est toi, noyé d'angoisse et dénoué d'ennui
C'est toi, qui t'enivrant de volontaire nuit
Refuses le rocher pensif, et choisis l'onde,
Rendant aux éléments ton âme vagabonde,
Et ce corps végétal qu'effile le courant,
Fantastique noyé qui se change en mourant,
Contre la loi de marbre et la froide statue,
En un fleuve argenté, dont la naissance tue
Le remous de lumière et l'inconstant reflet!
Ainsi tu vois couler ton amour incomplet
Par refus d'être l'autre en demeurant toi-même;
O Narcisse fluent, pourtant c'est toi que j'aime,
O reflet de nos fermes jours, ô contournant
Chaque chose, et moquant le solide, et donnant
Par le prisme de ce chaos hétéroclite,
Au Zénon refusant, la forme d'Héraclite.
C'est que j'ai vu, dans ce reflet qu'un fleuve tord,
Ton immobile roc qui pense sur le bord.*

Le 17 janvier 1930.

*

Sur un exemplaire de *Vingt Leçons sur les Beaux-Arts*.

Dédicace pour G. L...

TU SAIS POURQUOI

*Les horizons brumeux et la verte colline,
Le creux d'eau vive, et le dos fauve qui s'incline
De sable et d'herbe rase, et la sévère loi
De mer coupant le ciel, et la barque qui penche,
Ou bien le bleu marin coupé par une branche,
L'étoile renaissant de ses vertes pâleurs,
Et ce grand monde, enfin, de toutes les couleurs,
Ne portent plus assez mes nostalgiques rêves.*

*Si je ne comprends plus le murmure des grèves,
Si la fugue à présent m'enlace et me poursuit,
Et si, dans le réveil de ma profonde nuit
Qui pousse ton couchant de sa vague atlantique,
Je pense sans parole à l'union mystique
Des tendres sons qu'attire une éternelle loi;
Si, mes mains au doux jeu, j'attends derrière moi
M'effleurer sur le cou l'aile de la musique,
Tu sais pourquoi.*

Le 15 juillet 1931.

L'EMPÊCHER DE MOURIR...

Peu d'années avant la dernière guerre et l'insupportable démenti qu'elle infligeait à l'auteur de *Mars ou la Guerre jugée*, celui-ci, furieux contre « l'immortel porteur de foudre » qu'est l'homme, et presque consterné « que l'âge l'ait emmené dans ces temps maudits », eut une très grave maladie, par attaque foudroyante, que son médecin du Vésinet et mon ami le docteur Laporte soignèrent avec un dévouement et une science dont je fus d'assez près, pendant plusieurs jours, le témoin, et dont sœur Monique, l'une des deux femmes sublimes qu'il a évoquées, se fit, sans les forces suffisantes, l'angélique infirmière. Pendant plus d'une semaine, Alain demeura au plus près de la mort. Dès que la lucidité, par éclairs, reparut, il nous bouleversa par sa résignation et par l'humour dont il assaisonna aussitôt ses remarques et ses mesures toutes personnelles de la maladie. Pendant des semaines encore, il resta menacé d'impotences et de lacunes tragiques. Quand il fut hors de danger, il n'était plus tout à fait le même, mais paraissait vouloir vigoureusement l'ignorer. Sœur Monique, elle, succomba bientôt, brisée par les jours d'angoisse, par les nuits blanches et par le poids du grand corps lourd à secourir.

Quant au convalescent, resté à la fois étonné et un peu figé, il se vit peu à peu déformé, presque

rapetissé, cloué par des rhumatismes aussi impi-toyables que ceux de son plus célèbre émule philo-sophe. Il ne parlait pas de ses douleurs et acceptait une sédentarité dont l'abus, pour ces membres de géant, avait déjà préparé ces maux et cette immo-bilité. Pendant six ans, il ne quitta plus guère la petite maison, enfin la chambre, évaluant, avec une objectivité désormais laconique et, moins sou-vent grommelante que stoïque, ce que « l'attaque » avait emporté, ce que les ankyloses lui infligeaient. Il m'écrivait en 1941 : ... *Mais, après tout, un raidis-sement des jarrets n'est pas une maladie, et je suis aux mains d'un certain Auxpattes qui sait ce que c'est. Ces hommes savent deux fois la médecine; ils savent celle des autres et également la leur... Ce n'est après tout que la médecine par les simples, grandie seulement par l'organisation pharmaceutique qui ne cesse de piler les simples et de les peser. On boit alors des gouttes qui sentent comme un jardin de curé ou une lessive.*

Deux ou trois fois, je crois, il put encore, en Bretagne, au Pouldu, où, dans des étés heureux, il avait écrit les *Dieux* et les *Entretiens au bord de la mer*, aller passer quelques mois, et peindre encore de petites toiles.

Pendant ces dernières années, l'amour et l'ado-ration aménagèrent, auprès d'Alain, tout ce qu'il faut, aux plus forts eux-mêmes, de silencieuse solli-citude, de douceur, de dévouement. Je m'excuse de devoir me dire l'un de ceux qui ont les meil-leures raisons, la meilleure, je crois — une pro-messe exigée par lui — de ne pas laisser ignorer quelles compagnes admirables, pour ce maître de tant d'esprits, ont été tour à tour, M^{me} Morre-Lambelin, puis M^{lle} Gabrielle Landormy, devenue M^{me} Chartier, et de ne pas laisser méconnaître non plus ce qu'ont fait, pour l'« homme », des amis comme Jeanne et Michel Alexandre, MM. Benézé,

Bouché, A. Bridoux, A. Buffard, L. Cancouet, G. Ganguilhem, A. Laffay, J. Laubier dont je savais les noms bien avant de les connaître et surtout son disciple Maurice M. L. Savin, professeur, à son tour, en un haut lieu, et exécuteur testamentaire de l'œuvre littéraire d'Alain.

Ai-je besoin de dire que je souscris sans réserve à ces justes lignes de Lucien Fabre? « Alain était un ami très sûr, direct, bien que d'une pudeur et d'une discrétion parfaites et d'une inépuisable générosité qui ne marchandait jamais les seuls biens qu'il possédait : les richesses intérieures; et je pense que je n'étonnerai aucun de ceux qui l'ont bien connu en assurant que sous une écorce de rudesse voulue il défendait le cœur le plus tendre. »

Si j'avais moins tenu, dans ce petit livre, à ne parler que d'Alain, j'aurais pu évoquer bien des souvenirs plus intimes auxquels il a fait allusion dans une lettre. Mon affectueuse vénération me commandait de m'effacer. Je n'ai cherché, ici, qu'à entraîner, vers son œuvre, les citations aidant, de nouvelles admirations ou adhésions.

Quelques infimes circonstances peuvent cependant aider à le voir, un instant, d'un peu plus près et aussi touchant que grand. Par exemple : une heure passée, dans la petite maison du Vésinet, à réparer, avec lui, une sorte de nid douillet qu'il avait fait placer, en dehors de la fenêtre, bien entendu, pour un couple de mésanges, très familières, dont il avait la compagnie depuis plusieurs années; protégeant leurs hivers, leurs couvées, il interprétait leurs jeux, leurs fugues et observait leurs retours avec une patience d'entomologiste philosophe et des attendrissements contestés avec drôlerie; ses silences méditatifs devant les oisillons, qui, à la vue de la mère ou du père nourricier,

soulèvent un peu leurs ailes avec « un tremblement de pauvre »; sa patience pour guetter les saluts du pinson amoureux « réglés comme un menuet, trois petits pas, un salut, et ainsi plusieurs fois sur un demi-cercle très exactement suivi »; ses réflexions soudaines quand on le trouvait penché, à sa table, sur un livre de Dickens, de Balzac ou de Stendhal. Lorsqu'il répétait de la vie de George Sand qu'elle avait été ratée comme le furent toutes les vies, et quand on lui rappelait qu'il avait dit, de toutes les enfances, qu'elles sont sottes, il n'y voyait que de bonnes raisons de défendre d'autant mieux son optimisme. Il m'a donné une quinzaine de ses manuscrits, quelques-uns des plus importants. Je pense quelquefois à la joie qu'il était heureux de me faire et à celle, sans aucune affectation, qu'il éprouvait à les revoir reliés pour des siècles, ou à regarder, aussi, paré et protégé, l'exemplaire de *Charmes* qu'il avait embelli de notes. A la première page de ses *Lettres sur la Philosophie de Kant*, son envoi de quelques lignes se termine par ces mots : *J'aime l'amitié plus que les idées et j'ai plaisir à penser à vous.* J'écoute, là, les palpitations d'un cœur qu'il prenait grand soin de ne point trop invoker, parce qu'il le savait sans doute assez émotif. Je me rappelle aussi ses inquiétudes, ses attentions, ses vœux, quand, après sa première attaque, j'eus, à mon tour, d'assez graves démêlés avec la maladie...

Dans ses toutes dernières heures, sans s'abaisser à des effets grandiloquents, à des parades d'opinion, à quelque mot clôtural, Alain regardait avec courage se terminer sa vie. A son fidèle ami Cancouet, il dit simplement : « C'est long! »

Le caractère, le cœur et l'esprit, avec une rare équivalence, avaient été, chez Alain, de qualité très

supérieure. En tous ses mouvements, il fut égal à la forte et haute morale qu'il proposait et qu'il a enseignée, sans aucune parade d'exemple, mais en vivant pour se faire meilleur chaque jour. C'est par cette harmonie, je crois, que ceux qui l'ont connu l'estiment un *grand homme*. Dans un temps et un monde où se pavane l'ivresse des escalades fructueuses, le désintéressement, la dignité, la pauvreté des meilleurs universitaires, lettrés ou savants, sont méconnus. Un pays qui n'y prend plus garde risque de se désigner bientôt par cette vulgarité.

*

En bien des pages consacrées à Alain, peu de semaines après sa mort, plusieurs écrivains ont cherché à faire voir, dans son œuvre, l'une des hautes actions de la première moitié du siècle.

A ma place, je me suis permis ce livre pour faire entendre encore sa voix, et alerter, en terminant, « les bons génies », qu'il savait utiles aux destins posthumes. La transcription des deux vœux de notre maître, peut-être soupirés, suffira. Le premier : « La gloire n'est pas la rumeur. L'espérer sans la chercher est un vrai plaisir d'homme. » Quelques semaines avant sa mort, Alain a écrit, sur un exemplaire des *Dieux* que lui présentait Maurice Toesca, cet autre vœu, audacieusement rectifié : « Lisez donc ces Etages de l'homme (comme j'aime à dire) et pensez à moi jusqu'à m'empêcher de mourir. Au reste on ne meurt point... »

Depuis que j'ai terminé mon livre, l'un des plus lucides amis d'Alain a écrit des lignes importantes auxquelles il est, sans doute, moins facile d'obéir que d'applaudir : « ... Et bientôt,

passé le temps qui n'a qu'un temps, des exhibitions de souvenirs, des contributions biographiques, des récits d'anecdotes, Alain ce sera son œuvre¹. » Quelque difficulté que j'aie de sentir l'homme s'éloigner ou d'y consentir, la part de l'œuvre l'emporte, ici, sur celle des anecdotes et des réminiscences. Quant à l'emploi obligatoire des citations, qu'on se reporte, pour connaître l'opinion d'Alain, aux pages qu'il consacra à Saint-Simon...

1. G. Ganguilhem. *Revue de Métaphysique et de Morale*, avril-juin, 1953, p. 186.

LETTRES D'ALAIN SUR LE SUJET
DU CŒUR ET DE L'ESPRIT ¹

Dimanche de Pâques, 1923.

Vous me demandez, mon cher ami, de soutenir un jugement que je crois bon, et qui fut lancé dans un heureux moment, donnant ainsi l'exemple en même temps que la règle. Je disais donc ce jour-là, répondant à votre avidité de connaître, et tous deux pressés par le temps, que pour diagnostiquer, qui est de perception et de divination ensemble, il faut ce généreux amour qui étend notre être, tout autant que cet entendement qui le gouverne, et qui est riche d'idées et de mémoire, mais naturellement impartial et froid. Cette vue n'est point nouvelle; toute la religion des temps modernes l'a développée; c'est le fond de toute la Mystique; mais aussi ce n'est qu'espérer dogmatiquement, sans preuves, et même contre les preuves. Je ne vais point par là, ni vous, autant que je sais; et de là vient toute la difficulté de ce sujet, où je prétends que l'esprit positif ne cède rien et jamais ne déraisonne, et en même temps que l'inspiration poétique porte la pensée un peu en avant, et au centre même de la nécessité mécanique. Sur quoi Descartes est le maître des maîtres; mais ici bref et presque hautain, et resserrant son honneur d'homme libre; et encore une fois se retirant pour mieux donner, ce qui est sa Générosité, parfaitement définie en son Traité des Passions.

1. L'édition originale a été tirée à cinquante-trois exemplaires, par la *Nouvelle Revue Française*, en 1924. Voir p. 10.

Voilà donc le paquet; mais il faut le défaire, et en étaler le contenu. Revenons à observer les hommes. Il n'en manque pas qui ont peur des idées, je dis même en géométrie, ce qui se voit par un continuel refus de construire, utile par l'exemple, car il faut savoir douter, mais finalement stérile. Il n'y a point de ligne droite au monde sans la volonté de penser, et c'est la première chose qu'il faut savoir. J'ai souvent réfléchi sur cet ouvrage d'un ancien dogmatique dont nous ne connaissons que le titre : « Contre ceux qui croient qu'il y a des idées vraies et des idées fausses », et j'étais bien jeune quand je rêvai de l'écrire; mais que peut-on écrire d'autre? Les quatre tempéraments régissent les pensées de tout médecin depuis au moins deux mille ans; mais qui croit que le bilieux existe, ou le sanguin? Pareillement qui croit que le despotisme existe, ou la monarchie, ou la démocratie? Ce seraient des pédants épais; mais ce n'est point par là que l'on se trompe; et ceux que j'ai connus bien doués et bien partis n'avaient pas à se défendre de cette manière d'errer, mais plutôt d'une autre, opposée, qui était de n'oser point se fier aux idées après cette remarque qu'aucune idée n'est vraie. Non point faible pourtant cette droite que rien ne peut fléchir, non point faibles ces triangles de notre initiation, qui étaient égaux ou semblables par décret, et non autrement; et qui, soutenus, soutenaient; aussi, non soutenus, tombaient. J'approche tout soudain de mon sujet en disant que les esprits faibles sont ceux qui manquent de courage, disant que nos idées ne sont que conventions et commodités, ou bien de simples abrégés comme voulait Leibniz. De tels esprits n'avancent point. Et ce beau mot d'avancer m'avertit; car penser c'est avancer; et cela relève du courage.

Bon. Mais le courage à son tour relève de volonté. Où est donc le cœur? Auguste Comte, que j'ai fort lu, m'a appris une chose entre mille, c'est que les mots de la langue commune enferment la pensée commune, où se trouvent les plus hardies et les plus précieuses anticipations.

Le mot Cœur est parmi ceux qu'il signale, comme renfermant la plus admirable ambiguïté; car il signifie à la fois amour et courage, en même temps qu'il nous rappelle la liaison du pouvoir de penser à la structure du corps. Mais je m'en tiens à ceci que l'amour n'est point séparé du courage; et c'est ce que Descartes signifie au monde des hommes, sans autre explication, nommant Générosité non pas directement la richesse et comme le débordement du cœur, mais exactement cet héroïque sentiment du libre arbitre joint à la ferme résolution de n'en jamais manquer. Ce qui est courage et n'est que courage; car toute preuve est contre.

Laissant aller maintenant cette immense idée, je juge plus à propos de relever l'amour, d'après cette vue, au niveau du courage; car c'est le point; il faut refaire continuellement l'unité de l'homme, et redire toujours ce que c'est qu'oser, qui est savoir vivre. Et je remarque en passant cette énergique expression, due elle aussi à la sagesse commune, et qui nous avertit assez qu'il n'est plus question de se laisser vivre, dès que l'on a goûté à l'honneur de penser. Mais c'est bien assez pour aujourd'hui. Soyez donc fort.

*

2 avril 1923.

Nous sommes empêchés, mon cher, par les poètes, lesquels mûrissent leurs amours au soleil, comme les pinsons. Mais Balzac, en Béatrix, a mieux parlé sur l'amour, disant que notre volonté y a plus de part qu'on ne croit et surtout qu'on ne dit.

L'exemple de Calyste en ce roman est bon, parce que, d'un côté, il y a quelque chose de fatal dans cette passion qu'il fait voir pour Béatrix, contre tous les obstacles; mais, d'un autre côté, on peut bien dire aussi qu'il suit son sentiment par une sorte d'obstination bretonne, comme

on voit d'abord qu'il le prépare et le couve d'après l'image qu'il s'en fait; il s'y trouve donc jeté comme par un serment et je dirais même un point d'honneur; nous voilà bien loin des pinsons.

Ce n'est pas à vous que j'apprendrai comment les mouvements du désir, de la colère, de la joie et de la mélancolie dépendent des échanges qui se font dans notre corps, et en un mot de l'humeur; humeur est un mot des anciens médecins et qui convient parfaitement ici. Que l'humeur dépende aussi du milieu et du temps qu'il fait, cela n'est pas moins connu. Peut-être a-t-on moins remarqué que l'humeur change aussi d'après les actions du corps, les attitudes et, en un mot, d'après l'expression; en sorte que la mimique, par l'imitation du sentiment, le fait naître et revivre à volonté, non point par le dessus, mais par le dessous. La danse et les politesses, prises dans le sens le plus étendu, sont donc beaucoup dans l'amour. Mais puisque ces jeux dépendent à leur tour de l'imitation, de l'occasion et même du costume, nous voilà redescendus bien au-dessous du pinson. Ces sentiments, sans consistance aucune et qui naissent et meurent comme les reflets de la gorge du pigeon, seraient mieux nommés émotions. Dans le fond cette existence qui attend d'éprouver, sans diriger ni décréter, ressemble à celle des fous. Cette pensée choquante vous est certainement venue plus d'une fois, par la comparaison que vous n'avez pas manqué de faire entre ces affections instables, qui dépendent de l'occasion, et la mélancolie d'un fou, qui dépend seulement des humeurs, et change avec les globules. Et comme c'est la générosité qui manque le plus au fou, de même il faut dire que ces émotions errantes, filles d'ennui, sont toujours marquées de l'odieuse idée fataliste, ce qui fait que les plus agréables ont quelque chose d'offensant; c'est pourquoi l'esprit les laisse à elles-mêmes; d'où elles redescendent toujours à l'animal, mais déréglé. Un cœur généreux ne peut manquer d'en être agité souvent, par l'effet des signes et des politesses; mais ou bien

il les efface par les mouvements de la vie active, ou bien il les reprend et les ordonne en les rapportant à un seul objet; et c'est ce que l'on appelle sentir, et encore mieux ressentir. Comme on voit par le mot sublime de Juliette dès qu'elle a vu Roméo : « Si je n'épouse pas celui-là, je mourrai vierge. » Bref, m'accordant ici avec le sentiment universel, je prononce que c'est toujours par quelque serment que les émotions sont relevées au niveau du sentiment. Or, rien n'est plus libre que le serment; rien ne représente mieux cette police de soi, dirigée contre l'instabilité naturelle de l'humeur. Les vrais poètes l'ont senti, qui font voir la constance jusque dans les retours réglés de leurs chansons; mais les poètes de second ordre ne savent pas faire tenir ensemble le sentiment et la règle, et ainsi manquent les deux; et c'est pourquoi j'ai accusé d'abord les poètes.

Pour aujourd'hui, je m'arrête à cette idée qu'il n'y a point de sentir sans quelque fidélité. Dont nous voyons, et vous surtout, une sorte d'imitation inférieure, mais encore humaine, dans ces souffrances en partie imaginaires, si bien prévues et attendues, on oserait dire désirées, et qui portent en ce sens la marque de l'esprit. Les moines de l'Inde savent bien que si l'on se détournait de prévoir et de se souvenir, les douleurs même organiques, en réalité elles le sont toutes, se réduiraient ou presque à ce point du présent qui sans cesse périt. Et j'ai souvent pensé que le chloroforme et les autres drogues n'apaisent qu'en enlevant la mémoire et l'anticipation; dont vous trouverez des preuves sans chercher, dans ce beau et terrible métier que vous faites. Mais qu'est-ce à dire? C'est-à-dire que nos sentiments, encore bien plus, n'ont de consistance dans la fuite des instants que par une recherche et une suite de nos pensées, continuellement accompagnées par la mimique volontaire. Dans ce sens les réactions organiques sont rassemblées, rappelées et modelées par une continuelle et fidèle pensée. Cette constance explique le cœur humain, et cette invention de l'amour

humain, toujours lié à la gymnastique chevaleresque et à l'idée étonnante de l'épreuve, tout cela grossi en Don Quichotte, mais nullement défiguré.

Peut-être après cela comprendrez-vous mieux ce que j'entends sous les mots de cœur généreux, et pourquoi il n'est pas médiocre de beaucoup souffrir. D'où je reviens finalement à rassembler les deux sens du mot cœur, élevant tout amour sur la fidélité et le courage. Et de là dépend aussi cette attention qui perce les murs. Mais n'allons pas trop vite; le vrai sauteur passe tout près de la barrière.

*

3 avril 1923.

Je veux maintenant, homme attentif, mettre sous vos yeux un autre mot, avec tout son sens. Ce sera aussi une manière d'expliquer que savoir lire n'est pas peu de chose. Quand un homme dit, sur quelque question, que tel est son sentiment, il ne dit pas peu; au contraire il dit le plus qu'il peut dire; il dit sa pensée, mais sa vraie, profonde et durable pensée. Non point improvisée; au contraire éprouvée, essayée, confrontée, tantôt par le discours à soi, tantôt par les perceptions, tantôt par l'action. Pensée qu'on ne distingue pas de soi, qui ne fait point violence; pensée de toujours, pensée amie. Sentiment, pensée enracinée. Mais le mot lui-même, par son double sens, exige que nous joignons la pensée au corps. Car, qu'est-ce que reprendre sentiment sinon s'éveiller à l'existence souffrante, alarmée, dépendante? Et cette diffusion de l'âme dans les corps est comme une résurrection du pouvoir; nous ne sentons et nous ne nous sentons qu'en essayant notre propre vie comme par une discrète gymnastique des départs et des arrêts. Cette pensée avec les doigts est le propre de l'athlète; et c'est ce que signifie une statue grecque; le corps se reconnaît pensant.

Cet heureux état n'est pas aussi commun qu'il devrait;

car en tout temps et surtout en notre temps, par l'usage des abrégés et des abstraits, il se fait une pensée séparée et presque sans corps, comme si quelqu'un pensait l'astronomie sans lever la tête. Et dire qu'une telle pensée ne saisit rien, c'est plus que métaphore, ou plutôt, c'est rentrer dans le vrai par la métaphore, condition humaine, inéluctable, que l'histoire des beaux-arts nous rappelle assez. Suivons donc cet homme qui fait l'ange, et qui laisse son corps à la pâture. Puisque le corps humain ne peut cesser de subir un seul moment, et puisque l'âme y est toujours tellement attachée que les deux, au vrai, ne sont qu'un, il est inévitable que notre penseur soit importuné, impatient, crispé, tendu par des défenses mal suivies et par des décrets oubliés. Ce penseur grimace.

T
M
I
D
I
T
E

J'ai l'opinion, qui est de tous, que la timidité est la mère des passions; entendez bien ce mot passion comme il le veut, d'après son origine; j'ai sans doute assez expliqué que le vrai sentiment est plutôt action que passion. Or, la timidité est cet état d'impuissance devant un corps où la pensée ne redescend que par aventure, comme la police dans les mauvais lieux. Et c'est en effet un scandale dont le penseur ne peut se consoler, si le corps s'affole dès que l'on attend de lui quelque chose. C'est trouver en soi-même l'inimitié, la trahison, tout le danger possible. Le vertige n'est que peur de soi, et la timidité est un genre de vertige, que l'attention redouble. D'où mille maux; d'où une vie maladroite et étranglée. Que tout cela soit ainsi faute de gymnastique et de musique, comme disait Platon, c'est ce qui est évident au premier examen.

Je sentis mieux cette réconciliation de l'âme et du corps sur la planche d'escrime que sur les livres, et par l'enseignement d'un vieil Alsacien, sorte de chat maigre, et qui pensait par le bouton de son fleuret. Par la sévérité de cet homme vif, je connus quelquefois le bonheur de faire et de penser en même temps, de façon qu'il n'y avait point d'écart sensible entre le projet et l'exécution; vouloir toucher et toucher, ce n'était qu'un. Que cela fût la condition

de la dernière vitesse, c'est ce que l'expérience montrait bien. Mais la sagesse des maîtres d'escrime portait plus loin encore la leçon; car ils appellent tireurs de moyens ceux qui, par la structure de leur corps, exécutent vite ce qui leur est prescrit ou ce qu'ils ont décidé; mais, par opposition, ils appellent tireurs de jugement, mot admirable, ceux qui conçoivent en exécutant, c'est-à-dire qui pensent par leur corps tout entier. Voilà donc, en cet exemple, le jugement qui coïncide, en toutes ses parties, avec le sentiment. Me voilà tout porté à conclure, quoique prématurément, que le plus puissant jugement rassemble en lui le sentiment total et le corps présent, d'où les sens, par ce total éveil, tirent le brillant et le fulgurant de la perception traversante.

Il est impossible qu'un homme qui réfléchit n'essaie point de deviner ce qui se passe dans le corps humain en ces heureux moments. Descartes a tracé là-dessus un sommaire de la physiologie qui a encore toute autorité, si l'on sait le lire. Comte, tout nourri de Gall et de Broussais, s'est trouvé fort empêché, dans la même entreprise, par la fiction mythologique des fonctions logées ici ou là. Il est assez clair, d'après ce que j'ai remarqué ci-dessus, que le Jugement ne se loge nulle part, mais que tout y concourt, et jusqu'aux doigts dans la pensée du joueur de lyre, comme Descartes l'a vu. Ayant, d'après cette vue, perdu tout espoir de distinguer sensibilité, action et pensée comme les bureaux d'un ministère, ne peut-on encore, et comme par jeu, répartir mythologiquement les fonctions dans ce corps humain, si émouvant à observer? Je crois qu'on le peut sans grand péril, logeant la combinaison et les abrégés dans le front mathématicien, et concédant à ce réduit de toute algèbre le pouvoir d'élaborer, en raccourcissant ce parcours qui va d'un sens à l'autre, et qui, dans l'athlète, contourne au contraire les moindres muscles et en communique assurance au tout. Dans le haut de la tête, logeons maintenant ces actions séparées aussi, et intelligentes, mais sans jugement, qui font le train des métiers;

car, comme on pense souvent par abrégé, on agit aussi presque toujours par abrégé, comme si quelqu'un jouait de la lyre, ainsi qu'il arrive, sans y intéresser assez le cœur. Tout l'arrière de la tête représenterait alors les sens et les muscles ainsi que les viscères, mêlés en un raccourci riche, non sans étages et divisions, et formant en quelque sorte la réserve d'une seconde âme. Mais puisque à présent il faut deviner, souffrez que je vous laisse aussi à deviner. A demain donc, gymnaste.

*

5 avril 1923.

J'ai pris deux jours pour examiner, avant de me jeter dans ces difficultés nouvelles et presque insurmontables. Il ne m'en fallait pas moins pour rassembler ce que j'ai jamais pu saisir concernant le rapport de l'âme au corps. C'est là une question de fait. Mais il faut plutôt dire que ce sera une question de fait quand les notions n'y seront plus embrouillées comme à plaisir. La physiologie, mon cher anatomiste, est encore bien loin d'avoir repris pour elle les fonctions du système nerveux. Au vrai, n'importe quel médecin s'efforce d'accorder avec une connaissance fort avancée du corps humain une science de l'esprit qui convenait à l'âge de pierre; c'est comme si le chirurgien reprenait la hache de silex et l'aiguille d'os. Mais voilà bien assez d'énigmes. A vous, qui tenez un des termes, je veux une bonne fois expliquer ce que je sais de l'autre. Heureux si j'étais redressé de mes erreurs aussi sévèrement que vous l'êtes des vôtres.

L'âme des anciens temps c'est l'homoncule, ou bien le double impalpable, qui fait le rôle de pilote ou gouverneur dans la machine du corps; à qui viennent comme des rapports de toutes les affections et de tous les mouvements, et d'où partent aussi les instructions et les ordres. Cette idée, fille des rêves, des visions et de la magie, a trouvé en

quelque sorte son image dans ces filets nerveux, dans ces centres secondaires et dans le centre principal, d'où est née cette étonnante mythologie, de messages courant le long des nerfs, les uns annonçant lésion ou perturbation, les autres prescrivant défense ou gymnastique. Ce que l'expérience vérifie en apparence; et cela fait bien voir que la vérification n'est pas le tout. Car il est vrai que si quelque fil est coupé, tout va comme si le pilote, ou bien n'était plus informé de ce qui se passe, ou bien ne pouvait plus transmettre ses décisions, sages ou non. Ainsi l'anthropomorphisme se retrouve, chose admirable, dans la théorie même de l'être humain, jusqu'à inventer un Olympe cérébral à plusieurs dieux, comme Sentiment, Action, Pensée. Il faut avoir cherché avec Comte l'organe de la vénération, celui de l'induction et tant d'autres pour reconnaître, dans le Microcosme, les visages de Jupiter, de Vénus et de Pallas Athéné. Mais il n'y a ici qu'un homme, qui est cet homme de chair et d'os; et le pilote c'est la machine elle-même.

Quand j'ai mal au doigt, c'est moi qui ai mal. Mais traduisons cela en termes réels; c'est le tout qui a mal; et cela ne peut se faire que si la perturbation qui est d'abord dans le doigt a promptement son effet partout. Or si, cherchant dans une boîte, par mégarde je me pique à quelque aiguille, imaginez le saut; je dis saut exactement, car tout le corps bondit à l'événement, et chaque partie selon sa forme et son actuelle disposition, les jambes nous jetant à fuir, mais par des tensions aussitôt contrariées, et en même temps le cœur battant à la folie, ce qui, par la rencontre des muscles resserrés en boule et tirant sur leurs attaches avec les efforts du muscle creux, renvoie le sang aux viscères et aux glandes. En cette agitation séditieuse l'homme se sent d'abord lui-même et s'effraie de lui-même; et telle est la première atteinte du mal. J'ai mal. Le mal au doigt en est la suite, et prompt; car cette première exploration, et d'autres, plus prudentes, font reconnaître sans tarder que les mouvements du doigt et de l'autre main sur le doigt

redoublent l'alerte ou l'apaisent. Ainsi le sentiment total est aussitôt orienté et comme rassemblé vers cette pointe d'aiguille. Ainsi le maniement du mal le réunit en un point, non sans erreurs ni illusions, comme vous savez, et les amputés le savent encore mieux. Et j'irai jusqu'à dire, en vue de joindre l'âme au corps, qu'il y a de l'indignation en toute douleur, et que l'orgueil du penseur humilié s'y retrouve, comme dans l'amour. Seulement, il y a cette différence que, dans les troubles de l'amour, nous ne trouvons point ce lieu où la douleur peut être maniée et sollicitée; il faut chercher au dehors.

Maintenant comment se fait cette prompte liaison de la perturbation de mon doigt piqué à toutes les autres parties, c'est ce que l'anatomie et la physiologie expliquent avec assez de détail, le choc remontant à des centres très voisins et animant la région proche par cette irritation du tissu environnant que Broussais a analysée le premier, chose qui serait presque sensible à la pointe de vos bien-faisants outils; mais très vite et de centre en centre, provoquant des défenses et perturbations de plus en plus étendues, le choc s'irradie dans le tout, soit par ces voies indirectes, soit par des voies directes autant que cette expression a un sens. Et l'on comprend aisément que si quelque cordon de conduite est rompu, ou bien si ce pouvoir de transmettre le choc est comme endormi par quelque poison, le tout ne sent plus avec la partie, et la sensation périt faute de sentiment. Voilà en gros ce que j'en sais; et je ne l'expose ici que pour faire comprendre que je n'ai nul besoin de supposer un homoncule au centre des centres, et qui ait charge de transformer le choc en douleur. Je dirais plutôt que l'homme ne sent en chaque partie que ce qui l'émeut tout. En sorte que je ne dirai jamais qu'une douleur est dans le cerveau plutôt que dans le doigt ou le genou; mais je dirai plutôt qu'elle est partout, comme la pensée est partout, et seulement orientée par l'action. Car qu'est-ce qu'un lieu, sinon une formule d'action? Pensée et Sentiment sont donc enlacés avec l'action comme les tissus repliés en tout

notre être. Et je parie que dans les soucis de votre métier, qui sont votre lot, et non enviable, je retrouverais ces mouvements des doigts, mille fois refaits, qui sont vos souvenirs d'action et vos cruelles pensées. Mais je ressemble aujourd'hui, dans toute cette lettre, à quelque grossier masseur. Pardonnez, par la nécessité, qui est de mon sujet, de rendre tout l'homme à lui-même.

*

6 avril 1923.

Ce petit monde, que j'ai imprudemment agrandi, n'y vais-je point rester? Monde du tressaillement, de l'impatience, de l'hypocondrie ou de l'ennui. Mais comment en sortir? L'homme de cœur me fait voir par où l'on en sort. Ces sentiments inquiets, et qui retombent toujours à l'émotion du lièvre et de la biche, ne font pas une vie d'homme, quoique ce genre de mélancolique ait longtemps gouverné le monde humain par la prédiction. Et il est vrai que celui qui tressaille au monde sait beaucoup en un sens et même tout; mais il faut un observateur pour lire ce prodigieux texte. Il faut donc sortir de la peur par le courage; et ce mouvement, qui commence chacune de nos actions, est aussi; quand il est retenu, à la naissance de chacune de nos pensées. Mais je dois diviser, si je veux développer.

Il me semble que le passage de l'émotion au sentiment se fait par l'action d'abord. Par quoi le tumulte organique est d'abord méprisé, et aussitôt surmonté, enfin repris à la manière des ornements par la ferme ligne de l'action; et cette sonorité des peines fondues en joie est ce qui donne un corps à la victoire. Non sans pensée, cela va de soi, car on n'en saurait rien; mais il faut que le discours sépare ce qui est ensemble. C'est pourquoi je suis d'abord l'oublieuse action. Violente d'abord, comme on voit dans le nourrisson qui s'agite et crie contre soi.

Le mouvement naît du muscle; il faut partir de là, et

écarter cette vue mythologique d'après laquelle le mouvement naît d'un centre des nerfs. D'après ce que l'on sait, la fonction des nerfs est autant d'arrêt ou de modération que d'excitation; mais ces difficiles recherches seraient peut-être éclairées si l'on examinait comment une action réussit. La maladresse est la loi de l'essai humain; et je crois qu'on trouverait qu'elle est la loi aussi des mouvements de l'instinct, si l'on étudiait jusqu'au détail l'araignée, le fourmi-lion, et l'oiseau qui fait son nid, au lieu d'admirer sommairement les effets. Tenons-nous à l'homme, pour lequel il est clair que le moindre mouvement est d'abord contrarié; et la peur est l'effet de cette contrariété, bien loin qu'elle en soit la cause. Le fait est que le maladroit use en même temps de tous ses muscles, et que la perfection d'une action, que ce soit la danse, ou le tir à l'arc, ou la couture, suppose que la terreur musculaire soit apaisée, et que ce qui ne sert point reste au repos, ce qui donne aisance et souplesse. C'est ainsi que le violoniste n'arrive qu'après un long temps à n'intéresser que peu de muscles, même dans la force, et d'abord à ne point serrer les dents. Le cavalier et l'escrimeur ont à gagner de la même manière sur la primitive agitation. Et ce qui est surtout à noter ici, c'est que la précieuse habitude, bien différente de la coutume nouée, est ce qui rend possibles les actions les plus variées et d'un mot les démarches de volonté. Gardons-nous seulement de concevoir la volonté mythologiquement, comme serait le pouvoir si souvent et si vainement décrit de délibérer et de décider sans rien faire; ce n'est qu'une autre manière de concevoir une élaboration cérébrale séparée, et des conseils de cabinet dans la pointe du front. Il est clair au contraire que les méditations de cet ordre supposent une agitation des muscles parleurs, et même une mimique de tout le corps, mais retenue, et toujours convulsive. Dont la musique et la gymnastique nous délivrent d'abord, qui nous donnent la paix en nous-mêmes, et nous forment à ne délibérer et à ne décider qu'en action. Par ce savoir-vivre, l'unité du corps est conquise, visible en

l'athlète et le cerveau ne retarde plus les affaires, mais laisse passer librement, au contraire, ces secousses entretenues, accordées, compensées, qui font l'heureux état de paix. Aussi est-ce un grand signe de perfection que de se réveiller tout, ce qui revient à accorder tout son corps à la moindre action, ou bien à discipliner chacun des mouvements selon tous les autres, ce qui suppose excitation et modération ensemble; et, par exemple, la fonction des nerfs respiratoires serait normalement de régler les mouvements de la cage thoracique, non point d'après une formule fixe inscrite dans un centre bien savant, mais plutôt d'après tous les autres mouvements; vaste cerveau serait ample passage.

Vous admirerez comme j'incline à écrire ici de ce que je ne sais point et de ce que personne ne sait. C'est que tout vaut mieux, à ce que je crois, que cette conception mythologique d'un cerveau où trôneraient pensée et volonté. C'est pourquoi il vaut ici mieux conjecturer d'après le tout que connaître d'après les parties. La statuairerie grecque marque un beau moment de la pensée, par cette représentation du libre accord des parties, sans aucun centre revendicateur, et de façon que la pensée y soit inscrite par cette obéissance de chacune des parties à toutes les autres; ce qui se voit principalement à ce crâne élargi en arrière et par dessous sans aucune prétention du front. Par quoi d'avance l'algèbre était réduite, et la géométrie rappelée à l'honneur de son nom. Qui ne voit que ces belles figures invitent à ne jamais penser sans faire, comme à ne jamais aimer sans aider? Ce fut la maxime d'Hercule; il mourut de l'avoir oubliée. Autant dire que la grande révolution d'amour et de pensée, que l'on nomme chrétienne, devait s'ordonner à partir du courage. C'est ce qui fait que ces imperturbables formes nous émeuvent profondément. Ai-je débrouillé quelque chose? Attendez-vous ce sermon-ci pour retourner à ces belles images qui sont vos amies?

*

7 avril 1923.

Voici maintenant, homme exigeant, que ces lettres s'ordonnent comme pour former une sorte de traité. C'est vous qui l'aurez voulu; mais je ne suis point fâché non plus de cette occasion d'écrire là-dessus tout à fait à ma mode, et sans aucun souci des disputes. Me voilà donc amené à traiter du Sublime, et je n'y pouvais manquer, d'abord parce que le sublime est propre aux plus hauts sentiments, mais surtout parce que je crois qu'il est en quelque façon dans tous, les passions qui en sont dépourvues retombant toujours à l'émotion, et enfin, par l'esprit qui la reflète, à l'hypocondrie, comme j'ai expliqué.

Mais qu'est-ce que le sublime? Par chance, nous le savons; et l'illustre Kant n'a point manqué cette vertébrale notion. Nul objet n'est sublime. Un objet grand et écrasant n'est dit sublime que par retour sur le faible penseur, mais invincible, qui se rassemble en vue de mourir entier. Le sublime, c'est donc le vouloir; non pas l'ordinaire du vouloir, qui se poursuit par des voies praticables. Non, mais le vouloir par réflexion et ralliement, ramassé et portant à lui seul toute l'espérance. Ainsi sentiment de soi libre, par cette reprise athlétique qui rend à chaque partie le facile gouvernement sur toutes, et qui est toute la santé pour l'homme dès qu'il est sorti de nourrice.

Par opposition, je dirais de toute maladie, comme Hegel a voulu le dire, que c'est une séparation ou un schisme, et comme une vie particulière et tyrannique en cette république de muscles et de tissus, ce qui humilie et aussitôt indigne; le principal de la maladie étant colère et désespoir ensemble, ce qui va toujours à une sorte de folie par une fureur de déraisonner, de vous bien connue. Or, il y a ici des degrés sans nombre, et l'ennui siège dans la région intermédiaire où les sentiments se dissolvent à

mesure qu'ils se forment, à défaut de la sublime Fidélité. Car il y a toujours des raisons d'abandonner, qui est s'abandonner, et au fond cette diabolique raison que tout est fatal en nos événements; et tout l'est bien, si l'on y consent. C'est pourquoi, au rebours, c'est un bon exemple du sublime que ce mot d'empereur : « Mourons debout. »

Or, cette énergique réaction est de toute minute. C'est pourquoi je donnerais encore comme sublime ce mot de mon maître Lagneau disant : « Être ou ne pas être, soi et toutes choses, il faut choisir », quoique le plein sens de cette belle formule ne puisse être saisi que si l'on entend que le sentiment généreux porte aussi la pensée; à quoi il faudra bien arriver. Mais je m'en tiens aujourd'hui au commun amour, et je demande si c'est aimer, que se résigner d'avance à ne plus aimer, l'attendre, et même secrètement le souhaiter. Cet état de guet et de défense est au contraire le mépris parfait et, par cette remarque, vous expliquerez assez le jeu des passions de l'amour, et la colère homicide qui, si souvent, s'y montre. Car qui ne tient pas le consentement ne tient rien; il reçoit l'amour comme le soleil et la pluie; et qui aime sans consentir se garde étranger et se sent prisonnier; d'où l'humiliation des deux parts, et la haine au fond des yeux. Aussi je conclus, sans aucun risque de me tromper, que pour aimer il faut vouloir. Oser vouloir. Oser croire que l'on peut vouloir. Et je le dis pour n'importe quel amour, comme de la musique ou du saut en hauteur. Il faut l'espoir, et porté d'abord par le vouloir tout seul; car tout nous détourne d'espérer. Encore bien plus dans l'amour proprement dit, où le regard sans foi parle assez pour enlever à l'autre la foi et l'espérance. On dit bien mauvaise foi; et cette expression, en son sens profond, signifie que l'on n'a pas confiance en soi-même. En revanche, le courage d'aimer fait naître aussi un échange de grâce; et voici un des plus beaux mots, qui signifie à la fois récompense et reconnaissance, y ajoutant quelque chose de libre et d'aisé et, au sens plein du mot, une animation du corps

et un esprit dans les moindres gestes. Et, au contraire, la peur est laide en tous pays. C'est pourquoi la beauté sans la grâce n'appartient qu'au marbre; mais le vivant l'emporte sur le marbre par la grâce reçue et rendue qui est le miracle de la présence. Et la pudeur n'en est que l'attente; car la pudeur est un refus des émotions et un sublime en espérance. Ainsi l'amour est poète de toute façon.

*

8 avril 1923.

Il y a aussi une grâce de penser. Que les passions tristes y soient contraires, c'est ce que l'expérience la plus commune a fait voir depuis longtemps. Et c'est en ce sens qu'on a répété avec raison que l'œil de l'observateur doit être sec de larmes. Il faudrait donc, si l'on voulait bien penser, n'aimer rien. Mais il y a aimer et aimer. Et toujours est-il qu'il faudrait faire une différence entre l'amour et la haine; ce que je trouve noté dans Comte, et nulle part ailleurs que je sache; et j'en veux transcrire ici quelques mots : « En reprochant à l'amour d'être souvent aveugle, on oublie que la haine l'est bien davantage, et à un degré bien plus funeste. » Toutefois, ce n'est pas encore assez dire; et si j'ai bien décrit l'amour généreux, peut-être penserez-vous qu'il n'a pas tant besoin de se tromper, puisqu'il fait être ce qu'il espère, ce qui est bien mieux que de le supposer. Au reste, il faudrait dire de la haine aussi qu'elle ne se trompe guère, faisant naître aussitôt à son image ce que j'ai appelé dans un sens renouvelé la mauvaise foi, et enfin, toutes les preuves qu'elle cherche. Mais dans ce monde humain on ne découvre pas le vrai; bien plutôt on le fait; et les hommes s'empressent, autant que j'ai vu, de réparer l'erreur que l'on a pu commettre en les jugeant meilleurs ou pires qu'ils ne sont. La seule chose que j'aie maintenant à dire

là-dessus, d'après ce que j'ai voulu précédemment expliquer, c'est que celui qui voit le mal ne voit que séparation ou négation, ce qui n'est rien, et ainsi manque l'être. Mais j'aurais ici trop beau jeu, par le voisinage du vrai et du bien. Aussi n'est-ce pas cette question-là que vous avez voulu poser; mais plutôt vous vouliez savoir en quel sens on pouvait dire que le cœur le plus généreux était aussi le mieux préparé à saisir l'objet matériel, inhumain, celui qui est comme il est, et ne peut être soupçonné de changer jamais pour nous plaire ni pour nous déplaire.

Car, enfin, les planètes n'ont point changé leurs vitesses par le désir qu'avait Képler d'un rapport simple entre les distances au soleil et les temps de révolutions. Il ne fallait que mesurer, et l'espérance n'y pouvait rien. Pourtant cet exemple fameux est propre à faire voir que la piété a au moins une fois conduit l'investigation dans ses véritables chemins; car vous pensez bien que les nombres recueillis ne vérifiaient pas à la dernière rigueur le beau rapport du carré des temps au cube des grands axes. Je dis au moins une fois; certainement plus d'une fois; car les anciens, longtemps avant Aristote, et Aristote aussi, voulaient que les astres, de tous temps vénérés, décrivissent des cercles, parce que, disaient-ils, cette figure parfaite convient aux dieux. Et cette supposition, qui n'était qu'approchée, les mettait pourtant dans le bon chemin, autant que l'ellipse, supposition meilleure, est parente du cercle. Mais nous voilà jetés au vif de notre problème; car les astres ne décrivent point des ellipses, ni aucune courbe fermée, puisqu'ils dérivent avec le soleil vers la constellation d'Hercule. Ainsi reparaît ce que j'écrivais d'abord et par anticipation, que nos idées sont des instruments pour approcher de la chose, et en vérité des références, comme sont leurs axes. Et que tout cela soit tracé et maintenu par la volonté du géomètre, c'est ce qui est assez visible.

Toutefois il y a une géométrie de jeu; et, quoique la fidélité aux conventions tienne déjà à un ferme et généreux

gouvernement, il ne manque pas de géomètres sans cœur qui n'osent pas décider si ces conventions valent mieux que d'autres. Et ce refus de juger, suite de cette coutume, à laquelle ils sont attachés, de comprendre sans risques, vient, selon mon opinion, de ce qu'ils ne mettent pas tout leur être au jeu. Le front ne communique pas assez aux viscères, et leur physique n'est pas de santé. Lucrece est plus beau, allant à percevoir coûte que coûte et par ce moyen à réduire la folle imagination. Et notre condition est telle que nos géométriques et mécaniques anticipations, si elles sont hypothèses à l'égard de l'éclipse, du volcan et de la foudre, ne le sont point à l'égard du bonheur; ainsi ces armes pour découvrir sont d'abord sans force si le cœur ne les pousse; c'est pourquoi la première des Physiques et la mère de toutes, fut naturellement poésie. Or, c'est là que je veux que vous portiez aujourd'hui votre attention. Car la vraie science est de police et vise toujours à se délivrer du rêve initial que je décrivais, où tout est ensemble et où sont mêlés, sous l'idée d'un destin insurmontable, la nécessité extérieure que je dois finalement prendre pour ce qu'elle est, et mon propre royaume, que je dois gouverner au mieux. Le fou ne perçoit que son corps et prend ses rêves pour le monde. En quoi il y a une sorte de vérité, comme je disais; car, étant comme il est, il ne peut faire que les apparences n'apparaissent pas. Mais disons mieux; il n'est rien proposé à personne que les apparences dont le fou fait ses pensées. Apparences, les angles d'un cube, que je ne vois point droits ensemble; apparences, le lever et le coucher des astres; apparence, ce soleil qui n'est pas plus grand que la lune; apparence, cette lune plus grosse à l'horizon qu'au zénith, comme je le remarquais encore pour cette lune pascalle; et je ne pouvais m'empêcher de la voir ainsi; mais je savais bien que je ne la voyais pas ainsi; et quand je l'aurais vue comme il fallait, je ne me trouvais pas quitte encore, sachant bien que je ne devais pas la penser comme je la voyais. Mais la vraie

lune, comme vous savez, aucun œil ne l'a jamais vue, ni le vrai soleil. Ne méprisez point ces exemples simples; en des objets plus proches je ne trouverais point, sans doute, d'aussi sévères leçons, et l'impatience d'agir me détournerait de connaître. Dans le fait c'est par les choses du ciel, inaccessibles, que la délivrance a commencé; c'est par elles que s'est faite, d'abord, cette séparation du fait et du désir, première victoire de la volonté. Et il est assez clair que le délire des foules appelant la lune morte, n'y conduisait point; et le retour même de la lune les trompait encore. Il faut un grand pouvoir sur soi pour savoir bien clairement où ce pouvoir s'arrête; et il est digne de l'athlète de savoir que quelque chose est hors des prières.

*

9 avril 1923.

Je ne sais si vous êtes grand astronome; j'entends par grand astronome celui qui, levant les yeux, perçoit autre chose que des clous d'or et une sombre coupole. Je crois pourtant que cette connaissance des astres a de l'affinité avec ces perceptions indirectes qui anticipent sur vos instruments. Pour moi je tiens barbares ces sciences intermédiaires, comme physique et chimie, qui ne s'arrêtent point à percevoir, et qui imaginent toujours, sans vérifier qu'indirectement; ce sont des magies prudentes, qui en sont encore à inventer des causes. La biologie, au contraire, autre astronomie, se garde de supposer la structure; elle a assez de la découvrir. Revenant à ce corps humain dont les affections traduisent sa propre structure et celle de l'univers autour, mais tout mêlé, je dirais que l'objet du savoir est seulement de démêler ce qui est à nous et ce qui est extérieur, reculant le soleil en son lieu comme il recule cette fenêtre, cet arbre, cette barrière, cette route, ce pont, chaque chose à sa place; ainsi ce que la perception commence, la science le continue; et, comme j'ai appris et je sais que ce

pont a un autre côté et se présente sous d'autres vues encore, ce que j'explique par sa forme, ainsi Copernic nous a appris à mieux percevoir la forme du système solaire et ses mouvements; et, comme je suis, en son parcours, cette voiture d'après ses apparitions, ainsi je suis Vénus faisant son tour, et Mars, et la Terre elle-même sur laquelle je roule, corrigeant les mouvements d'apparence, d'après le mien propre, à la manière du voiturier, qui sait bien que les arbres ne courent pas à sa rencontre. Ainsi bien percevoir serait le tout de la connaissance, et je m'en tiens là. J'étais donc dans notre problème et le nez dessus quand vous me supposiez rêvant à la lune.

Ici revient le corps entier, par cette unité conquise, par cette mimique juste, par ce sentiment dirigé et retenu. Celui qui a dit que penser, c'est se retenir d'agir, je ne sais qui c'est, a chanté, je dirais presque, le poème de l'homme percevant l'oiseau. C'est un oiseleur qui renonce à prendre. Ainsi le trappeur devient contemplateur, ouvrant entre les branches ces passages où il n'entre point, plus heureux de sentir son propre pouvoir que de l'exercer. D'où ce libre jeu des muscles seulement essayés, et ce sentiment de soi, conquis sur l'ivresse d'entreprendre; car l'action dévore la pensée. L'ennui des passions vient de ce qu'elles ne peuvent pleinement sentir faute d'aimer percevoir. Je suis comme assuré, quoique sans preuves, que les hommes eurent d'abord l'univers en eux, et pour ainsi dire la lune dans l'estomac, ne pouvant digérer cette accablante nourriture, et se battant entre eux pour oublier tout. Ce fut leur art, trace et monument d'abord de leur folie, qui leur apprit la contemplation, par cette peur sacrée qui, les détournant des tombeaux, les conduisit enfin à les voir. Et la perspective des colonnes nous apprit celle des arbres; et, quoique cela étonne, il faut juger que c'est par la peinture que nous apprenons à voir les couleurs. Aussi le mouvement est juste de cet auteur que nous venons de perdre, toujours sortant de l'œuf, et qui perçoit l'aubépine d'après l'estampe japonaise; car on sait qu'il faut

apprendre à voir, mais on sait moins qu'il faut toujours apprendre, et renvoyer chaque chose à sa place; soutenir enfin ce monde comme Atlas, ce monde qui retombe sur nous dans notre sommeil. Ces jeunes filles furent d'abord, et furent toujours, un petit moment, comme une frise en mouvement, peut-être de mouettes sur le sable, et non séparées de ces filets de bleu pur, comme on voit les émaux. Je rappelle ces images en naissance pour faire entendre ce que c'est que voir, et comment la mimique des doigts donne un sens au relief, et celle des jambes, aux chemins. Le sentiment de la nature tient au sublime par ceci, qu'il nous fait saisir comme un spectacle des choses toutes et toujours redoutables, sous cette condition de paix intérieure, mais active et gouvernée, sans laquelle nous ne les verrions seulement pas. Car que peut voir de l'incendie celui qui fuit par-dessus les femmes et les enfants? Sans penser donc à ce fier courage, lorsqu'il regarde l'éclipse à travers son carreau enfumé, l'occupant de cette terre voyageuse le sent pourtant. « Si le ciel rompu tombait sur lui... »; mais le ciel tombe à tout moment.

Aimer ce monde c'est d'abord aimer, comme aimer n'importe quoi c'est d'abord aimer. Et, au contraire, haïr n'importe quoi, c'est d'abord haïr; on dit : « ne pouvoir souffrir », et cette forte expression dit bien ce qu'elle dit. Voici un homme qui ne peut souffrir, qui ne sait souffrir, qui ne sait pas être, et qui s'irrite déjà contre tout, et contre moi, sans m'avoir vu. Peut-être ai-je assez expliqué finalement que celui qui ne surmonte pas son propre être ne peut aussi rien percevoir autour, sinon mêlé à lui, et comme un désordre en lui par-dessus les autres. Ici se trouvent les sources de la bienveillance, qui fait clairvoyance. Et, quoique votre propre gouvernement ne soit pas tel que vous vous trompiez souvent, peut-être vous trompez-vous du moins là-dessus, étonné de cet amour qui vous rend attentif, et que vous soupçonnez de pitié peut-être. Mais pitié ne donne pas secours; et le bien qu'un homme peut faire ne vient pas de faiblesse, mais de force. Ce généreux

et perçant intérêt, qui est l'attention d'Hercule, est égal sur tout objet et contemplatif par ce système équilibré et ce bonheur d'être que la statue représente si bien. L'impartialité, mon cher, n'est point froide, mais plutôt chaude à tout, comme le soleil. Ainsi c'est toujours par notre bonheur d'abondance que nous éclairons les maux d'autrui.

*

10 avril 1923.

Il faut terminer, vaille que vaille, cette suite de pensées heureuses et libres, quelques-unes errantes, et qu'il faudrait reprendre et rattacher; mais l'aiguille des saisons qui court maintenant sur la terre en ombres et lumières chaque jour changées, semble raccourcir le temps; les heures accélèrent leur ronde, et cette fin de la lune pascalle marque le retour de travaux moins libres. Soyons gardés de plainte. Ce cours des choses, qui n'a pas égard, c'est trop peu de l'accepter, il faut l'aimer. C'est ce qui nous donne prise, comme au coureur, le poids et le sol dur. Recevant ainsi sommation de juger, nous surmontons la manie de raisonner, qui est ajourner. Et pour échapper à la précipitation triste, il faut courir devant, et anticiper. Zénon raisonne et dissout le mouvement, mais Achille devance la tortue.

Il faut donc oser, et être heureux par provision. C'est là que j'allais, disant qu'il faut oser pour avoir force. Si ce mouvement était sans doute ni regret, ce serait trop beau. La droite a fait toute la géométrie, par le repentir qu'en eut le géomètre. De même le sculpteur admire la statue après qu'il l'a faite. En bref j'avais anticipé d'abord comme il faut, disant, et vous aussi, qu'il faut aimer pour connaître; mais ce n'est pas assez dire, et l'amour nous tromperait si nous l'attendions. Il faut donner d'abord. Et admirez comme les théologiens, quoique dans un cercle

abstrait, ont bien tracé le chemin de la récompense au mérite. Car, hors de l'état de grâce, on ne peut rien faire de bon, et grâce est bonheur; tout le monde comprend ce que c'est qu'heureuse expression et heureuse entreprise; mais il faut mériter d'abord la grâce, quoique la grâce achève le mérite. Cette querelle est belle, parce qu'elle fait voir que le raisonnement ne peut pas la terminer ni aucune. Mais celui qui sait lire y lit encore que l'amour qui conquiert est lui-même conquis, et que le salut ne commence jamais par grâce reçue. Ainsi, selon la condition humaine, le bonheur suit le courage, mais précède l'œuvre; l'œuvre est la récompense du bonheur et comme son reflet. En sorte que c'est bien l'heureux qui est musicien, comme la musique l'annonce, et aussi l'heureux qui est juste, comme Platon l'a osé dire. Et le même Platon nous porte encore, heureux lui-même et poète avant d'être sage, disant par mythe qu'Amour est fils de Pauvreté et de Richesse. Ne demandez pas maintenant pourquoi l'on représente l'Amour enfant; mais jugez-en plutôt par cet enfant de Michel-Ange qui, de ce beau mouvement, tient et entoure en sa mère tout ce qu'il sait et tout ce qu'il saura. Ce que j'ai voulu montrer à vous, puisque vous le saviez, c'est que celui qui n'est point dans l'état d'aimer n'est point non plus dans l'état de connaître, et que le corps humain, image de l'esprit, est ainsi fait qu'il doit d'abord chanter juste, avant de découvrir quelque digne objet de son chant; c'est pourquoi la poésie fut avant la prose, la religion avant la science, et le mage avant le chirurgien.

Le poète est plein d'amour, et en illumine les moindres choses; c'est par là qu'il les voit enfin comme elles sont. On a moins remarqué que le poète est plein de courage. Car il forme d'abord comme une chanson vide et bien dessinée, pour sa propre harmonie et sa propre délivrance. Et géomètre aussi par là, il ne la change point que par son décret; et le plus puissant poète, en son préambule, est justement celui qui annonce, comme par un solennel serment, qu'il n'abandonnera pas ni ne cédera rien de cette

règle qu'il s'est donnée, mais que tous les objets s'y viendront soumettre, quand ce serait Achille et son char aux roues sanglantes. Ainsi l'hexamètre, qui est le moins flexible, annonce aussi le plus; ce qui est aimer avant de savoir. Mais, pour rassembler ici mes raisons, je veux dire que cet état d'audace et de bonheur, qui est l'amour cherchant son objet, remet tout l'être de l'homme dans cet état athlétique où le jugement passe tout entier dans le geste infailible par la vertu duquel la forme invisible est comme délivrée. Toute sculpture, comme tout dessin, rend visible l'invisible. De même le jugement veut de la grâce, et un cœur riche de soi. Enfin si nos idées abstraites requièrent déjà la grâce et l'amour ensemble, que dire de ces idées singulières qui sont votre tragique objet? Car vous tirez l'objet de ses limbes, par ce contour fermé d'abord et repris, tracé d'action qui donne l'être; mais en toute œuvre il faut d'abord finir. Et je retrouve ce même rapport dans ces beaux dessins qui, mieux encore que vos poètes, vous détournent de cette vaine peur, mais si naturelle, que l'on sent en mesurant le fossé après qu'on l'a franchi. Car la ligne n'est point de la chose, mais de l'homme, et de bonheur par cette grâce au fond, de courage aussi, par cette nudité, en votre Rembrandt, qui marque à peine sur le blanc du papier, et qui suffit. Les stoïciens disaient volontiers, en terminant leurs lettres : « Je vous souhaite de belles images. » Que dire de mieux?

FRAGMENTS DE DÉDICACES

1920.

Système des Beaux-Arts (Gallimard, édit.).

Écrit dans la boue militaire qui est plus boue qu'aucune autre, 1916-1917.

1921 (7 septembre).

Mars ou la Guerre jugée (Gallimard, édit.).

Il faut pourtant se retenir d'éternuer.

1923.

Cent un Propos (2^e série) (édition 1916).

Exemplaire et autographe, en souvenir du mois de janvier 1923.

Voici l'autographe, sur une autre page de garde :

Extrait de mes cahiers :

Il y a, en tout art, et en toute chose, un trône vide et une couronne. Ils sont là autour à guetter si quelqu'un ne va pas prendre la couronne; ils disent ce qu'il faudrait faire pour la prendre; si on serait bien assis sur le trône; ils comptent les marches et mesurent la couronne. Chacun d'eux pense qu'il ne pousserait pas les autres à la prendre, et attend qu'on la lui donne. Il n'y a pourtant rien à

briser; il n'y a que quelques marches, qui ne sont pas si hautes, un trône pour s'asseoir et une couronne à prendre. Ce n'est pas bien difficile. C'est assez difficile tout de même, pour que désirer, essayer, espérer, craindre, trembler d'attente, tout cela ne soit même pas le plus petit commencement de la chose. Tu ne vas pas délibérer devant ces trois marches; tu ne vas pas chercher des aides autour de toi; tu n'as pas trois mètres à franchir; tu sais prendre. Eh bien, prends donc la couronne!

Écrit vers 1907.

1925 (3 août).

Jeanne d'Arc (sept propos).

Pour l'ordinaire de la vie, je ne vois que le sublime qui soit d'usage.

1925 (25 septembre).

Souvenirs concernant Jules Lagneau (Gallimard, édit.).

Nos pensées sont premièrement des aventures de gorge.

1929 (3 février).

Cent un Propos (5^e série) (Lesage, édit.).

Il importe qu'un roi soit gêné aux manches.

1931 (13 juillet).

Vingt Leçons sur les Beaux-Arts (Gallimard, édit.).

Penser musculairement, c'est le génie.

1932 (7 février).

Idées (Paul Hartmann, édit.).

Ma méthode est de lire sans réserves, et d'approuver toujours. Il me semble que cela est terrible contre la médiocrité.

1932 (10 novembre).

Propos sur l'Éducation (Rieder, édit.).

Fidèle et précieux ami,

Clotilde de Vaux a dit : « Il est indigne d'une grande âme de communiquer le trouble qui l'agite. » J'ajoute cette sorte de corollaire : « Il est indigne d'une âme grande ou petite de communiquer un trouble qu'elle n'éprouve pas. »

1934 (24 février).

Propos de Politique (Rieder, édit.).

En toute amitié,

La politique est une chose ennuyeuse, médiocre et laide, dont il faut pourtant s'occuper, comme de tant d'autres choses ennuyeuses, médiocres et laides.

1934 (18 juin).

Les Dieux (Gallimard, édit.).

*Qui repousse l'erreur ne saura jamais. Rester dans l'erreur est le plus difficile. L'éprouver telle à volonté est sans doute le plus haut degré de la connaissance de soi.
De tout cœur, mon cher ami.*

1936 (24 mai).

*La « Jeune Parque » commentée par Alain
(Gallimard, édit.).*

Cet autre commentaire qui n'est que le développement du premier.

Vous êtes donc, mon précieux ami, le père authentique de l'un et de l'autre.

A vous de tout cœur.

1937 (14 mai).

Souvenirs de Guerre (Paul Hartmann, édit.).

*Au professeur H. M.,
cette peinture exacte de l'homme en guerre, qui vaut mieux qu'on ne dit. Qui ne sait pas voir la mécanique de l'homme ne peut se guérir de misanthropie, maladie mortelle. Tout homme est beau dans son métier, et le militaire aussi. Je considère avec satisfaction cet honorable (papier) Japon presque digne de vous. Courage donc, mon cher chirurgien, ne vous laissez pas de semer le bien selon la rencontre à la manière des dieux, et soyez heureux.*

1937 (28 octobre).

Entretiens chez le Sculpteur (Paul Hartmann, édit.).

Mon cher M...,

J'ai été bien heureux d'écrire le Sixième entretien, qui est évidemment le plus important de tous, et ainsi de vous renvoyer quelques idées traversantes. Souvenez-vous qu'une fois, au moins, chez vous, nous avons suivi assez loin Balzac au sujet de Stendhal, cherchant pourquoi il disait que les grands penseurs ne font pas les grands écrivains. En cherchant par là, on trouve, comme vous l'aviez remarqué, la poésie, immobile en son secret, qui est de refuser la pensée qui vient avant la beauté (c'est rimer!). J'ai dû laisser ces idées dans un état d'obscurité qui convient pour instruire les jeunes et avides lecteurs (parmi lesquels je vous compte). Et que faire de mieux?

Bien affectueusement, donc, je vous offre ce volume, le premier que j'aie dédié. Nous aurons encore quelque temps

pour battre ces difficultés (comme on bat les tapis). Il me reste à m'excuser de vous avoir fait parler sans vous avertir. Mais je ne trompe personne en annonçant que vous serez pour tous les arts l'amateur pensant, si bien préparé par l'anatomie et par l'état de boursier, qui permet la liberté. Je vous embrasse affectueusement, mon cher boursier, et je vous couronne de papier vert.

A vous.

1938 (25 octobre).

Propos sur la Religion (Rieder, édit.).

Mon cher ami,

J'écris avec bonheur ce titre pompeux auquel vous avez été certainement élevé. Mais il s'agit à présent de choses bien plus sérieuses; et je sais qu'elles vous plairont. Vous n'êtes pas disposé à traiter légèrement l'Esprit, pour qui tout enseignement est possible, l'Esprit qui est un pour tous, et que nous interrogeons dans notre beau silence.

Que les hommes l'aient nommé Dieu, cela n'est pas un miracle. Avec un peu de silence, j'arrive à comprendre la bonne femme sur son prie-Dieu, je reconnais qu'elle pense non moins que Thalès, et vous-même, vous m'êtes un remarquable animal pensant qui ne mêle point ses pensées avec ses émotions et qui se tient toujours à quelques mètres de son objet. Restez où vous êtes mon cher Juge.

Cordialement.

1938 (28 novembre).

Esquisses de l'Homme (Gallimard, édit.).

Mon cher ami,

A vous ces chapitres de physiologie! Que peut-on écrire d'autre? Aussi il est vrai que tous mes écrits sont de physiologie et c'est par là qu'ils ont mérité votre

attention. Je veux dire que j'ai voulu décrire l'homme d'après le geste plutôt que d'après le discours. Cette entreprise était de métier pour moi; mes lecteurs seraient peut-être étonnés s'ils savaient que mes leçons de philosophie étaient ordinairement obscures et difficiles à suivre, et que, pourtant, les *Propos* les plus aisés en résultaient naturellement. Le titre d'une étude sur ce sujet serait les *Rapports de la Philosophie et des « Propos » d'Alain*. Les sujets les plus faciles sont difficiles au commencement. Telle est l'expérience que j'ai faite et que je dois au très obscur Jules Lagneau. Je pense qu'il se trouve ici quelque loi de nos pensées, c'est qu'elles sont toutes métaphysiques et toutes d'expérience. Excusez ces fragments de méditations.

Bien affectueusement.

1939 (24 mars).

Suite à Mars. Convulsions de la Force
(Gallimard, édit.).

Vous ne vous étonnerez pas, mon cher ami, de voir que *Mars* continue. Il reste à dire pour la paix. Ainsi je fais figurer, dans cette *Suite à « Mars »*, tout ce que j'ai écrit sur ce grand sujet de 1921 à 1926. Un deuxième volume suivra. Je cherche en réalité la notion même de la guerre; il faut que nous arrivions à savoir ce que c'est, faute de quoi nous irons à la guerre par des moyens de paix. Quand nous aurons les vraies notions, il sera aussi simple de refuser la guerre que de s'abstenir d'un poison. Sur ce grand sujet, j'ai pour cagneux tous mes lecteurs, et vous au premier rang par votre admirable facilité.

Très affectueusement.

1939 (7 mai).

Échec de la Force.

...
 Pour ce volume, troisième et (espérons-le) dernier de Mars, je vous réserve cette définition : La guerre, ce fruit amer de l'imagination.

1946 (25 octobre).

Lettres sur la Philosophie de Kant
 (Paul Hartmann, édit.).

Cher prince junior,

Voici un petit livre qui a attendu longtemps le bon vouloir du papier et de l'encre.

Et parce qu'il contient toute la conclusion de mes discours, il est bon que vous ayez ce livre dernier. Il sera même bon que vous le lisiez. Pendant ce temps-là vous penserez quelquefois au prince senior, monsieur l'Académicien.

Vous qui ajoutez, document après document, chaque jour une lumière à ce grand Mallarmé.

Toutefois, je vous aimerais encore mieux comme médecin (je sais que vous l'êtes), car je suis repris de goutte, comme un chanoine, et elle tend à tout envahir.

On ne peut pas vivre toujours. Et je vous envoie maintenant de fidèles pensées, qui feront de vous un prince très senior.

J'aime l'amitié encore plus que les idées, et j'ai plaisir à penser à vous.

1947 (15 avril).

Humanités (Éditions du Méridien).

Voici, mon cher prince junior, un livre que j'ai attendu longtemps, que j'avais même oublié, et qui, tout compte fait, mérite de vous être offert.

Je vous envoie l'édition de luxe, à laquelle vous ne ferez guère attention. Songez pourtant que c'est imprimé en province, à Rodez!

Et soyez fier de la province, puisque vous y restez! Mais un jour viendra où l'Académie vous mandera impérativement.

Je serai heureux ce jour-là, où s'accomplira votre carrière compliquée de chirurgien, de littérateur et de collectionneur (pourquoi pas de poète?).

Mon cher Mondor, j'ai tant de souvenirs où vous êtes, que je pense bien souvent à vous. Vous aimerez retrouver dans ce livre le Déjeuner chez Lapérouse, qui peut encore se lire, et qui est un bon portrait de Valéry.

Vous serez surpris par beaucoup d'autres fragments et vous saurez bien y voir mon idée du moment; c'est l'idée d'une réforme de l'Enseignement public. Je crois que toute la République dépend de ce commencement, et elle sera bonne s'il est bon.

De cœur à vous.

LE DÉJEUNER CHEZ LAPÉROUSE ¹

par ALAIN.

Tout le monde connaît le restaurant Lapérouse, situé sur le quai tout près de l'Institut et qui a nourri beaucoup d'ambitions académiques. Les miennes n'étaient pas grandes; voir de près un grand homme et lui poser des questions passionnées, voilà ce que je souhaitais. Or, ce matin-là, moitié soleil, en ce lieu qui est un des plus beaux du monde, je touchais à la réalisation par une démarche qui se trouva décisive. C'était, je crois, au printemps de 1926. Le docteur Mondor m'avait confié son exemplaire de Charmes, en me priant d'écrire dans les marges toutes les réflexions qui me viendraient. Et certes les réflexions ne manquèrent pas, et je rendis un volume très bien griffonné. Henri Mondor, qui est parfait pour la liaison des poètes avec leur public, s'empessa de faire lire ces commentaires à Paul Valéry. Le poète reconnut aisément le ton de l'admiration vraie. Il lut avidement ces compliments et, par une conséquence très naturelle, ce matin-là j'étais invité par Mondor au plus académique des restaurants pour y déjeuner avec lui et Valéry en tiers. Me voilà donc montant de petits escaliers bien noirs, et demandant au chasseur de s'enquérir d'un docteur Mondor qui attendait un invité. Ce ne fut pas long. Je fus dirigé vers une de ces obscures petites salles que j'avais remarquées, et me voilà assis, Valéry à ma droite et Mondor en face; tous deux très contents non moins que moi-même. Je veux faire ici le portrait du poète, qui me saisit

1. Les belles pages, parues en 1939, ont été reproduites, incomplètement en 1946, dans un livre d'Alain, *Humanités* (collection Parentès), Editions du Méridien, telles que voici.

comme une sculpture. Je le compare à un lion de pierre. Cet homme, petit, porte une tête redoutable par l'attention et le mépris, aussi par une gaieté de bon aloi, remarquable par une puissance d'expression tragique incomparable. Je ne connais pas de masque qui saisisse à ce point. Il y a de l'amitié dans cette expression et une absence (comme il dit) ou une distraction (comme on dit) effrayante, au-dessous d'une boîte carrée de combinaisons où dort tout le langage. Les gros yeux, brillants comme des diamants, refusent le petit objet et s'égalent à l'univers auquel ils sont tangents par leur courbure; ils voient au loin et ils voient des rapports. Les sourcils menacent les naïfs. Il y a presque de l'indignation dans ce visage et la fixation d'un mètre et d'une rime au-devant de soi. Ce regard tint toujours le poème sous son commandement et ne permit pas d'écarts. Cette discipline sonne partout dans la Parque. Discipline de fureur et de certitude que ce visage exprime absolument. Ces choses aperçues, et le temps convenable donné à admirer ce monument, la conversation ne devait pas languir entre gens si évidemment passionnés pour deviner le secret de la poésie. Là-dessus j'occupais une position forte. Campé sur le langage et sachant très bien ce que c'est, je le comparais à une grande harpe accordée par le temps et que le poète fait sonner. Cette idée, qui est en effet bien orientée, fut bien reçue. Nous fûmes d'accord sur ceci, que la résonance naturelle d'un langage, c'est le poème.

Au vrai, j'avais devant moi l'orateur et le poète. L'orateur c'était Mondor qui, dans la suite, fut appelé à un des postes oratoires de la chirurgie. Or, j'avais réfléchi longtemps à la situation de l'orateur, et je regrettais qu'il n'y eût plus d'école d'éloquence, et selon ma constante méthode, je cherchais l'essence de l'orateur dans le rapport acoustique de l'homme à la salle et à l'auditoire. Je découvris aisément que la période est de métier, et forme un secours offert aux oreilles qui peuvent évaluer la trajectoire et le point de chute de la voix, et ainsi deviner le sens

de ce qu'elles entendent d'après l'attente de ce qui est une sorte de chant, remarquable par le son et la mesure. Ces choses furent lancées entre nous trois comme des balles, et à mesure que chacun les renvoyait, il comprenait mieux cette analyse toute physique de l'éloquence. C'est à partir de ce déjeuner que je commençai à comprendre que ce temps vide où les accents sont comptés est la même chose qu'un vers annoncé par ses compagnons et qui, d'abord forme vide, est rempli à miracle par des mots, d'où alors le sens bondit avec plus de force et d'élan par une complicité de toute la langue. Bref, il fallait dire que la poésie est exactement l'éloquence et n'est rien d'autre. Je gambadais donc sur ce terrain connu, et j'y fis l'effet de ce poussin de Balzac qui paye d'un bon dessin l'honneur de voir et d'entendre Frenhofer, l'auteur du Chef-d'œuvre inconnu. Mondor était content de moi (il l'est aisément. Il se permet même souvent, servi par une vaste mémoire et d'immenses lectures, de prévoir ce que je vais dire et de me le tendre comme un appât).

Le poète vibrait comme une lyre, et laissait tomber d'imposants axiomes. Je n'ai pas tout retenu et du reste tout se retrouvera. C'est alors que j'entendis la comparaison de la cigarette, que j'ai déjà citée quelque part. Mais quelle joie de voir en même temps non seulement la cigarette, mais le cahier de papier fermé par un petit ruban, et le paquet de gris. Ces accessoires allaient à Valéry comme la flûte du Pan au faune, car il y a de l'antique dans sa structure et du Théocrite dans son assiette, et ces attributs lui sont attachés par un marbre pur. J'avais lancé, en étourneau, comme je fais, une sorte d'axiome : « Ce qui est difficile ce n'est pas de faire, mais de défaire » ; et en effet j'excelsais dans la fabrication de la charpie d'idées. C'est là-dessus qu'il tira ses accessoires de fumeur. « Vous allez me dire, dit-il, si je vous comprends bien. Voici une pincée de tabac dont je veux faire une cigarette ; or, cette pincée est quelque chose ; je la couche dans ce papier et je défais ; voyez ; je m'interdis de faire la cigarette ; or, la

voilà; elle se fait toute seule et voilà comment on fait un vers. » J'aurais payé cher ma place, car les écailles me tombaient des yeux, comme dit Stendhal d'une spirituelle princesse de Parme dans la Chartreuse. Je laisse bondir l'imagination, car, à ce moment-là, et par la vertu d'un vrai Châteauneuf-du-Pape, mon imagination bondissait et jappait autour du poète. J'étais dans le bon chemin pour comprendre le plus beau secret du monde; car il est évident pour moi que les débris de la Parque ainsi maniés ne pouvaient donner d'autres discours que ceux précisément de cette jeune fille. Si jamais des vers furent faciles et naturels, ce sont bien ceux-là. Je n'en étais pas encore à commenter la Parque, et pourtant dans les Commentaires de « Charmes », c'est bien par les alexandrins de la Parque que j'éclairais les décasyllables du Cimetière. Et c'était tellement clair que le poète me dit dans sa lettre de remerciement : « Si vous vouliez, vous feriez un beau commentaire de la Parque. » Je ne m'en jugeais pas incapable, et toujours est-il qu'on peut encore voir que le modèle de la préface au Commentaire de la « Parque » qui dit le principal est dans le Commentaire de « Narcisse », dont nous vîmes à parler et qui me parut avoir touché son objet, principalement sur le sujet des rimes redoublées, dont j'avais signalé l'emportement lyrique.

... Et la lune perfide élève son miroir
 Jusque dans les secrets de la fontaine éteinte,
 Jusque dans les secrets que je crains de savoir...

A transcrire ces vers, j'en frissonne encore. Je découvrais un monde. Chemin faisant, j'apprenais par des allusions que le poète aimait parfaitement Hugo. Il m'a dit une fois que les derniers vers écrits par ce poète étaient aussi les meilleurs. Ce qui me parut et me paraît encore la marque du poète et la preuve que le vrai poète ne peut vieillir. Ce que je lui dis, et ce qui rajeunit la vieille carcasse jusqu'à la faire rire comme un étudiant.

J'avais à l'amadouer, et sans doute le lion de pierre

m'aurait mordu. Heureusement, j'eus à lui répéter une chose vraie, c'est que toute la jeunesse lisait le Cimetière et la Parque. Je pouvais même lui raconter mes expériences. Le jour où je commençais à réciter :

*Oui, grande mer de délires douée,
Peau de panthère et chlamyde trouée
De mille et mille idoles du soleil,*

Un des élèves continua sur le même ton, au milieu de l'approbation générale :

*Hydre absolue, ivre de ta chair bleue,
Qui te remords l'étincelante queue
Dans un tumulte au silence pareil.*

Ce dernier vers alors me traversa. Un autre jour, quand je citai péniblement quelques vers de la Parque, il se trouva quelqu'un pour continuer, et bientôt il m'arriva sur mon bureau une copie du poème que je recopiai; car ces poèmes furent connus d'abord par des copies, comme des poèmes antiques. Cela ne pouvait déplaire au poète, et c'est ainsi que je détruisais ces lieux communs dont il abuse, aimant à dire : « Je me demande pour qui le poète écrit, et s'il a des lecteurs. » A quoi je ne manque jamais de répondre que la Parque fut connue dans les brasseries par les récitations de Lucien Fabre et de Léon-Paul Fargue. D'où je conclus qu'il y a plus d'un lecteur, à Paris, capable de réciter ces deux poèmes. Et d'abord Mondor lui-même. J'admire beaucoup ces belles mémoires, ayant pris dans Platon la haine des penseurs sans mémoire, « paniers percés et pleins d'oubli ».

J'ai fait le portrait de Mondor dans les Entretiens chez le Sculpteur ¹

Le poète découvrait donc le peuple de ses fidèles et Mondor m'appuyait vigoureusement. Les yeux du poète s'éveillaient de bonheur. Pour mon compte j'étais heureux.

1. Je me suis permis de supprimer sept lignes d'Alain dont les compliments m'ont paru gênants.

Cependant, nous donnions une attention méritée à un très admirable poulet aux herbes. J'étais comme Théétète déjeunant avec Platon; et j'étais en effet un Théétète en ce temps-là, tout enivré de sciences et trop respectueux encore des grands sophistes. Comme je regardais tourner autour de nous le majordome décidé et le serveur impassible, plus d'une fois je crus voir errer la grande ombre de Mallarmé, en quête d'une coupe ou d'un sonnet. A chacune de ces apparitions, je reprenais l'éloge de la grande ombre, et je recueillais quelques précieuses remarques du poète. Quand il parlait de Mallarmé, il était ému et émouvant et non moins collégien que moi. Il l'aimait et cela est beau à savoir. Mallarmé eut donc un lecteur digne de lui, et qui certes ne fit pas d'objections aux fameux Sonnets. Certainement, Valéry est l'homme qui a compris ces poèmes si bien fermés. Je me souviens qu'il citait comme obscure la Prose pour des Esseintes qui fait mon désespoir, et comme incompréhensibles les célèbres pages, Un coup de dés jamais n'abolira le hasard, que pour mon compte j'ai très bien expliquées aux cagneux de 1932 environ. Malheureusement, je n'ai pas pu retrouver cette inspiration. Et voici pourquoi. C'est que je ne puis penser de mémoire à ces images jetées sur le papier. Sans cela certainement, j'aurais retrouvé l'explication de ce matin-là, en classe, qui poussait en avant la fameuse page blanche de Mallarmé et qui reconstruisait, en somme, le premier état du poème absolu, avant la mesure, avant la rime, c'est-à-dire avant les Coups de dés, qui font le miracle. Mallarmé, sans aucun doute, voulait dire que parmi les mille manières de couvrir la chaste page blanche, il fallait en tirer une aux dés et encore une et que jamais on ne pourrait se passer du hasard. Pour finir, je contemplais la constellation qui se montre en haut à droite, au-dessus du naufrage; car une constellation nous semble un être; mais ce ne sont que des Coups de dés. L'existence n'est que hasard et le poème reprend la découverte de l'existence,

et de ce hasard fait pensée. On connaît les idées de Valéry sur la rime (de la rime, il faut faire raison). On voit qu'en essayant mes faibles dés je massacrais les déclamations ordinaires qui sortaient de ce visage indigné. « Aucune œuvre d'art n'est sincère, encore moins le poème. » Ces choses me piquent. J'avoue qu'il y a de la difficulté à percer cette apparence. Pourtant je le puis; d'abord en apercevant que le poème est tout volontaire, comme toute pensée sincère; et aussi que le poème est tout de hasard, ce qui, en un autre sens, signifie encore une autre sincérité. Donc le poème est mille fois sincère. Il l'est comme la Pythie. Elle est sincère justement parce qu'elle ne choisit pas, et cela même est l'épreuve de la volonté (quoique je pense, en faire ma pensée), et le plus difficile de l'art de penser. Valéry voyait très bien où je le menais; il se levait; il nous emmenait vers l'Institut qui tendait ses deux bras de pierre, et je voyais bien que je rendais le courage au lion. Néanmoins, l'entretien se ralentissait et nous commençons à dormir comme des bourdons de midi.

Ainsi je m'en allais, entraînant, il me semblait, des débris de ce déjeuner et, comme un cheval de course, j'aspirais d'abord l'espace. Finalement je me trouvai avec Mondor, bien fait pour me donner le courage de galoper; et pensant non sans inquiétude à ma table de travail d'où j'allais retrouver la piste quotidienne, bien plus vaste que les chemins d'Institut. Certes, je voyais bien qu'il fallait choisir entre le poème et le raisonnement comme Hercule entre la vertu et le vice. Mais chose étrange, je voyais bien que la science de Mondor supposait le raisonnement, et déjà, dans des Lettres à lui adressées et qui furent beaucoup lues quoique rares, je voulais transformer le penseur en une sorte de poète. Mais, d'un autre côté, je comprenais ce que le fameux Herr m'avait livré comme le grand secret de Hegel, c'est que, comme il disait, le passage dans la célèbre dialectique se faisait toujours par un mouvement poétique; idée cent fois vérifiée

depuis; seulement il était clair aussi que Jamais un coup de dés... c'est-à-dire qu'il fallait se fier à ses pensées, n'ayant rien d'autre... Et il n'était pas nécessaire d'aller jusqu'à rimer; la rime n'est qu'un cas de l'écho du langage qui nous porte toujours; et j'avais trouvé aussi de la rime jusque dans la prose de Montaigne; toujours campé sur le langage, je le prenais comme tel, et je misais sur l'éloquence naturelle, mettant mon attention à savoir ce que je disais comme une Pythie qui s'examinerait. Lagneau m'avait appris ce genre de rêverie. « L'esprit rêvait, le monde était son rêve. » Je citerai plus d'une fois ce court poème comme un exemple de ces coups d'aile qui nous emportaient, braves écoliers que nous étions là-haut, au lycée Michelet. « Être ou ne pas être, soi et toutes choses, il faut choisir. » Cet autre coup d'aile dépassait notre audace. Ainsi, cet Institut, ce fleuve, ce soleil, ce lion bondissant et cherchant qui il va dévorer, tout cela à mon choix était l'être aussi bien que le néant. Toute l'affaire était de ne pas avoir peur; or, je m'en chargeais et c'est de là que me vient cette énergie un peu sauvage que l'on rencontre dès que l'on discute Lagneau. J'allais, j'allais, seul en cette grande ville, le long des quais, prédilection des poètes, et vers le Point du Jour, comme le dit magnifiquement La Ville. Or, quand nous serons arrivés, je le dirai. Malheureux de n'avoir plus à consulter mon cher Génie de la Terre. Qui savait tout d'un regard :

...et le songe est savoir.

Je n'ai pas moins confiance dans mes deux génies, l'un de médecine et l'autre de poésie. Sans compter Mallarmé, le Grand Mort que nous avons commémoré ensemble plus d'une fois. Seulement il est comme Dodone, il répond toujours, mais qui comprendra?

Septembre 1938¹.

1. Le texte complet, c'est celui du Trio par H. M. (v. p. 147).

TABLE

	Pages
AVANT-PROPOS	7
LE HASARD	15
CAHIER BLEU	18
L'HOMME	37
SON MAITRE LAGNEAU	57
PROFESSEUR DE LYCÉE	74
INTERLOCUTEUR	91
PROSATEUR	120
ALAIN ET VALÉRY	140
Un déjeuner	147
Après la rencontre	162
Edition des Commentaires	168
POÉSIE	187
L'EMPÊCHER DE MOURIR...	216
LETTRES D'ALAIN SUR LE SUJET DU CŒUR ET DE L'ESPRIT	222
FRAGMENTS DE DÉDICACES	247
LE DÉJEUNER CHEZ LAPÉROUSE	255

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
MAYENNE

(2556)

LE 12 MARS 1953

N° d'éd. : 3.215. Dép. lég. : 1^{er} trim. 1953

Imprimé en France



HENRI MONDOR

ALAIN

En 1947, Alain écrivait à l'auteur : « J'ai tant de souvenirs où vous êtes que je pense souvent à vous ». Mais Henri Mondor n'aime pas, dans les biographies – on le sait par celle de Mallarmé – les indiscretions de l'intimité. Au lieu de se complaire à « tant de souvenirs » personnels, il a écrit son livre pour mieux faire connaître l'homme extraordinaire que fut Alain et, plus encore que le professeur, le philosophe et l'esthéticien, le prosateur, le grand écrivain que l'avenir consacrera.

L'un des chapitres les plus importants est réservé aux rapports peu connus de Paul Valéry et d'Alain et à l'étonnante part poétique du talent de celui-ci.

Bien des pages inédites, et même quelques vers, de celui qu'on a appelé le Socrate du XX^e siècle, enrichissent ce livre fervent, qui ne manquera pas de valoir au grand disparu, selon le vœu de l'auteur, de nouveaux admirateurs et amis.